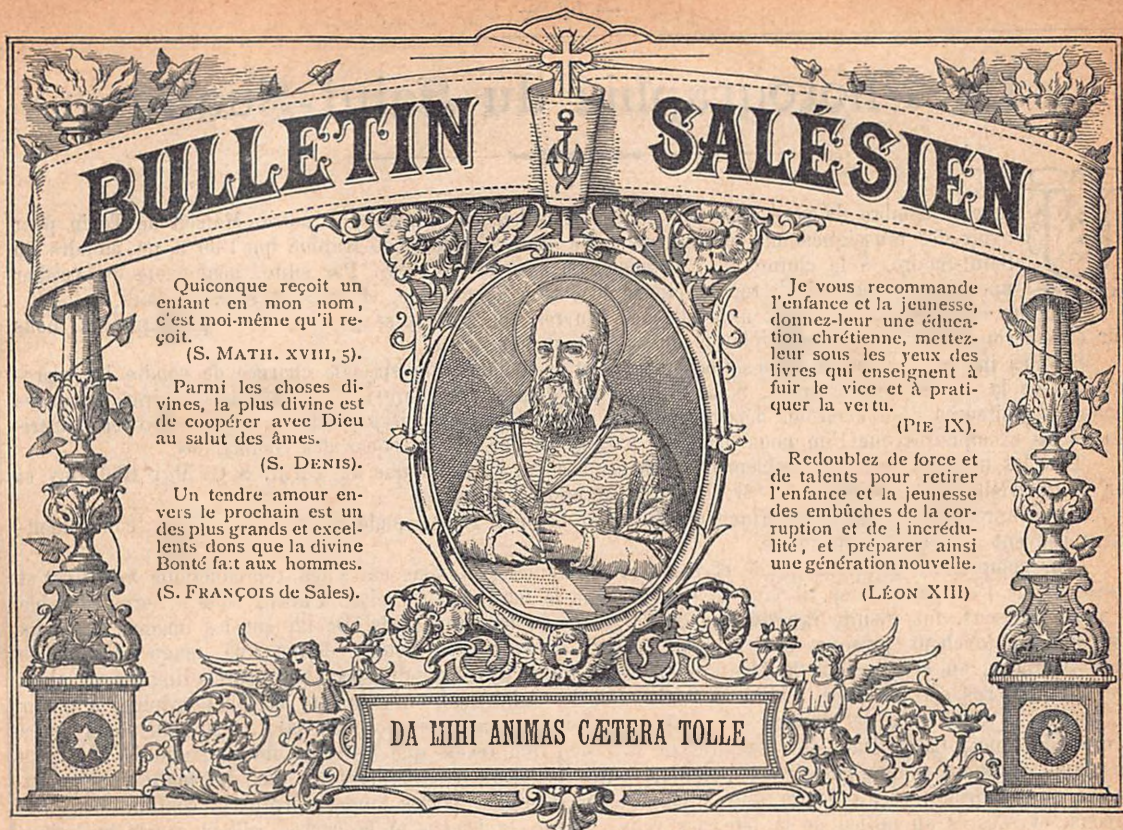




Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue du Retrait, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI ANNÉE — N° 3 209

Paraît une fois par mois.

MARS 1899

UN VOYAGE DE NOTRE VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA

Le 31 janvier dernier, notre vénéré Père Don Rua, accompagné de Don Marengo, son Vicaire pour les Filles de Marie Auxiliatrice, quittait Turin pour faire la visite de nos Œuvres du Midi de la France, de l'Espagne, du Portugal et de l'Algérie. Ce voyage durera jusqu'à Pâques. Dès ce mois-ci nos chers Coopérateurs pourront suivre le Successeur de Don Bosco à Romans et à Montpellier. Ils le suivront partout de leurs prières filiales, afin d'attirer sur ses courses et ses labeurs des bénédictions abondantes, et puis pour que la Vierge Auxiliatrice, après l'avoir gardé maternellement, nous le ramène sain et sauf, riche des mérites que lui vaudront ses fatigues, heureux aussi de la joie que son passage procure toujours aux Salésiens et aux Filles de Marie Auxiliatrice, aux enfants de nos Maisons, à nos chers Coopérateurs et à nos dévouées Coopératrices.

La Photographie du Saint-Suaire

Un grand nombre de personnes se sont naturellement adressées à notre Maison de Turin pour avoir des renseignements sur la très belle et touchante photographie que l'on a pu prendre du Saint-Suaire, à la clôture de l'Ostension solennelle de 1898. Par suite, nous avons dû expédier une quantité notable de reproductions de cette photographie, et dans tous les formats.

Heureux de rendre service aux amis de nos Œuvres qui veulent se procurer cette photographie, nous leur expédierons volontiers les exemplaires qu'ils nous demanderont.

Simple intermédiaires entre nos Coopérateurs et la Commission spéciale chargée de vendre les reproductions de la célèbre photographie, nous n'avons pas qualité pour faire des remises aux libraires ou autres personnes désireuses d'en avoir en dépôt. Nous ne pouvons pas davantage, cela va de soi, envoyer *gratuitement* les exemplaires que l'on nous demande parfois en vue de provoquer des commandes.

Tous les exemplaires sont doublement authentiqués par l'Archevêque de Turin, S. G. Mgr Richelmy, et par le Président de la Commission, M. le baron Manno.

Même après notre article historique du *Bulletin* de juin 1898, quelques renseignements complémentaires peuvent trouver ici leur place.

Pour comprendre la photographie et saisir la différence qui existe entre les reproductions *negatives* et *positives* que l'on en a faites, il faut se rappeler que le Saint-Suaire, placé d'abord *sous* le Corps adorable de notre Sauveur, fut ensuite rabattu *sur* ce Corps, de la tête aux pieds. De là, sur les images, les deux têtes qui se touchent presque, bout à bout. Autre conséquence : l'étoffe donne une image *negative* de Notre-Seigneur, en ce sens que la blessure du Cœur figure à *gauche* du spectateur, sur le linge sacré, alors que sur le Corps elle était en réalité à *droite*. Sur le Saint-Suaire — et sur la photographie, à partir du format 18×36 — cette blessure est nettement indiquée par une tache de sang, celui qui coula après le coup de lance. La position des blessures de la crucifixion révèle que les clous furent enfoncés non dans les mains, mais un peu au-dessus des poignets, entre les deux os inférieurs du bras. La main gauche est croisée sur la droite, et les doigts sont allongés. Les cheveux, portés longs, suivant la coutume des Nazaréens, et séparés au milieu de la tête, les yeux, le nez, la bouche et la barbe, celle-ci courte et divisée sur le menton, tout se distingue parfaitement. Les genoux, très saillants, ressortent très bien. Enfin le contour du Corps est admirablement dessiné.

Le Saint-Suaire, dans la châsse où il est renfermé, est plié sur lui-même, trois fois en largeur et huit fois en longueur. La photographie reproduit nécessairement ces plis.

Les traces de l'incendie qui aurait dû détruire le Saint-Suaire (1) sont très apparentes. Des princesses de la Maison de Savoie ont réparé le mieux possible, à genoux et avec de la soie, les dégâts du feu. Sur l'image, les endroits brûlés sont visibles. Huit sont assez larges ; huit autres sont de moindre importance.

Le *negatif* du Saint-Suaire donne une image aux traits en blanc sur fond noir.

Le *positif* reproduit cette image en traits noirs sur fond blanc.

Voici donc les différents formats que nous pouvons procurer.

- | | | |
|---|-------------|-------|
| 1° Photographie de la Relique exposée sur l'autel : 30×36 cm. sur carton rigide, franco | Prix : Frs. | 3,60 |
| par la poste | | |
| 2° Photographie du Saint-Suaire (positif ou négatif) : 18×36 cm. sur carton épais, franco | Prix : Frs. | 5,60 |
| par la poste | | |
| N. B. - Deux photographies (c'est-à-dire positif et négatif) en un seul colis | Prix : Frs. | 10,75 |
| 3° Photographie du Saint-Suaire, double (positif et négatif) : 36×52 cm. sur carton épais, franco par la poste | Prix : Frs. | 9,50 |
| 4° Photographie du Saint-Suaire (positif ou négatif) : 36×72 cm. sur carton <i>mince, roulé dans un étui</i> , franco par la poste | Prix : Frs. | 11,20 |
| N. B. - Deux photographies (c'est-à-dire positif et négatif) dans un seul étui | Prix : Frs. | 21,25 |
| 5° Photographie du Saint-Suaire (positif ou négatif) : 36×72 cm. sur carton rigide, soigneusement emballée, <i>par chemin de fer et en port dû</i> | Prix : Frs. | 11,50 |
| 6° Photographie du Saint-Suaire, double (positif et négatif) : 52×72 cm. sur carton épais, soigneusement emballée, <i>par chemin de fer et en port dû</i> . | Prix : Frs. | 16,50 |

Les formats N^{os} 5 et 6, que la poste n'accepte point à cause de leurs dimensions, sont envoyés *par chemin de fer et en port dû*.

Si on désire plusieurs photographies en un seul colis, il suffira d'ajouter 1 fr. 50 pour l'emballage. Bien indiquer le nombre de photographies, les dimensions, le prix et si l'on désire l'image *positive* ou *negative*.

Adresser les commandes et le montant de l'achat, d'après les prix ci-dessus, à Don ROUSSIN, 32, rue Cottolengo, TURIN (Italie).

(1) Voir *Bulletin* de juin 1898, article cité.

Le Saint-Joseph

DANS LES MAISONS DE DON BOSCO



est facile de se rendre compte que dans des Maisons comme les nôtres, où les apprentis forment au moins la moitié de la population, la Saint-Joseph est une solennité de tout premier ordre. « Ceux qui ont en quelque sorte un titre propre à eux de recourir à saint Joseph, et d'en apprendre ce qu'ils ont à imiter, ce sont les prolétaires, les ouvriers et tous ceux qui vivent d'une position peu fortunée. » (1) Nos enfants sont des ouvriers commencés; d'autre part, on ne leur reprochera point d'être riches... C'est donc bien à eux que s'adressent les enseignements si hauts et si paternels tombés des lèvres et sortis du cœur du Vicaire de Jésus-Christ au sujet du saint Charpentier de Nazareth.

Ils y trouveront plusieurs leçons précieuses, pleines de sève surnaturelle, qui leur seront une source de chrétienne fierté, de réconfort et de paix.

En dépit du souffle de démocratie qui semble animer hommes et choses de notre époque, il est encore admis, de par le sens commun, que les grands de ce monde honorent un métier s'ils se mettent à l'exercer. C'est parfois aussi le métier qui honore l'artisan, comme il est arrivé pour les gentilshommes verriers. Léon XIII a donc exprimé un sentiment inné chez tout homme raisonnable en disant de saint Joseph: « Bien qu'il fût de race royale il a passé sa vie dans le travail, procurant aux siens, par l'œuvre de ses mains, tout ce qui était nécessaire à leur subsistance... Si l'on juge sainement des choses, elle n'est pas abjecte la condition

des gens du peuple; et le travail de l'ouvrier, non seulement ne manque pas d'honneur, mais peut aussi, avec le secours de la vertu, être grandement *anobli*. Saint Joseph, content du sien et de peu, supporta d'une âme forte et élevée la pénurie inséparable de ce genre de vie. » (1)

Pourquoi le Saint-Père veut-il nous voir « juger sainement des choses? » Afin que notre orgueil, ou plutôt les préjugés qu'il engendre, ne viennent pas fausser nos jugements sur le travail et le travailleur. Ce qu'ils sont en eux-mêmes nous frappe souvent assez peu: volontiers nous les reléguerions aux derniers rangs de la société, peut-être parce que nous trouvons, installés aux toutes premières places, l'oisiveté entourée de ses fidèles, les oisifs.

Notre bien-aimé Père Don Bosco parlait à ses enfants un tout autre langage. Avec une simplicité admirable, en des termes d'une netteté et d'une clarté qui, après la grâce d'En-Haut, prêtaient à sa parole une puissance étonnante, il révélait à ses jeunes apprentis la nature du travail, en le leur présentant comme une loi divine qui plonge ses racines au plus profond de notre être. Il montrait dans cette loi la volonté souveraine de Dieu donnant l'impulsion au monde le jour où il le créa, y imprimant le caractère de la vie, et l'y maintenant par le mouvement. Travailler, c'est donc faire usage de notre volonté pour déterminer hors de nous et autour de nous un mouvement, c'est ressembler à Dieu.

Avant le péché originel, l'attrait poussait l'homme à l'action, que suivait, pour la récompenser, la jouissance. Le mouvement est resté un besoin pour nous: quel supplice — et quel abaissement aussi — qu'un repos prolongé au delà du né-

(1) LÉON XIII. Encyclique sur saint Joseph.

cessaire! L'ennui, cet « inexorable ennui » dont parle Bossuet, en est le châtement. Mais la volonté de l'homme s'étant opposée à la volonté de Dieu, le travail est devenu laborieux, pénible. Il est maintenant une lutte glorieuse que nous soutenons pour rétablir l'ordre, pour travailler à la sueur de notre front avec la joie et l'entrain d'Adam aux jours de son innocence.

Saint Joseph a été travailleur de deux manières. Il a dû lutter contre des obstacles de deux genres. Protecteur du Messie, il a triomphé de sa volonté en se vouant à la virginité, de son âme en rendant justice à son Eponse très pure, de son jugement en s'inclinant devant l'ordre de l'Ange. Charpentier, il a triomphé de la matière, en demandant au labeur des mains la subsistance de la Sainte Famille, « ennoblissant sa condition par sa vertu. »

« Que les pauvres cherchent donc leur salut dans l'exemple et la protection de saint Joseph, ainsi que dans la charité maternelle de l'Église, qui témoigne pour leur condition d'une sollicitude de plus en plus grande (1) ». Nos jeunes apprentis savent quels fruits merveilleux ils retiennent de la protection de saint Joseph.

Ce sont d'abord des grâces de direction. Ils ont besoin de suivre les pas de Jésus, le divin Apprenti de Nazareth, qui s'est appelé lui-même la Voie; et, comme saint Pierre, ils disent au Maître: « A qui irions-nous? N'avez-vous pas les paroles qui seront éternellement la vie de nos âmes? » — Connaître Jésus, voilà donc la science unique; suivre Jésus, voilà l'unique direction.

Or, n'est-ce pas surtout à saint Joseph que nos enfants doivent demander ce que saint Paul appelle: « la science éminente du Christ? » Après Marie, qui mieux que saint Joseph a contemplé, compris, imité le Verbe fait chair, qu'il vit tant d'années agir sous ses yeux?

Grâces d'élévation aussi. Les ambitieux de ce monde s'assurent de puissants patronages. Le jeune ouvrier formé dans les

Maisons de Don Bosco a au cœur une ambition immense: arriver auprès du trône de Dieu pour ceindre la couronne qui orne le front de Jésus-Christ. Le Joseph de la nouvelle Alliance a ses grandes entrées chez le Roi de gloire: s'il reconnaît en nous ses amis, avec quelle joie il se hâtera de nous introduire!

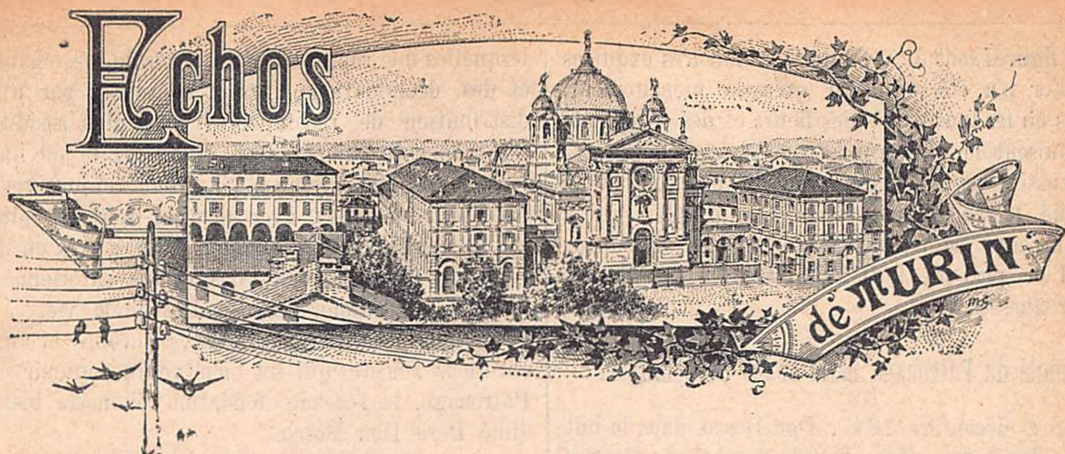
Grâces de défense. En nous se forme, vit, habite Jésus-Christ, par sa grâce, par la vertu de ses sacrements, par la sauvegarde bénie d'une vie franchement chrétienne. Aussi longtemps que nous serons sur la terre, cette formation se continuera — *donec formetur in vobis Christus*. Que d'ennuis se mettent au travers de cette formation, en nous et hors de nous! Comme autrefois en Judée, sur un appel de notre bon Ange, saint Joseph mettra notre trésor à l'abri des atteintes de nos ennemis.

Enfin, grâces de secours. Dans nos détresses de ce monde, quel appui que la certitude très douce de trouver protection et refuge! Mais nos détresses de l'âme, qui les regardera d'un œil de compassion? Nos ruines peut-être — celles de l'esprit, celles du cœur, celles de la pauvre humanité toute entière — qui viendra les explorer pour en faire surgir à nouveau les divines constructions de la grâce, l'harmonieux édifice où resplendissaient la grandeur et la beauté de notre Dieu? Saint Joseph ne s'y refusera pas, si nous lui donnons, dans nos pensées et dans nos prières, la place que lui a donnée dans sa vie le divin Ouvrier de Nazareth.

La Saint-Joseph, dans les Maisons de Don Bosco, est donc une très grande fête, parce que nos jeunes apprentis savent tout ce que l'on vient de lire, et se le rappellent, ce jour-là, avec un sentiment où une sainte fierté professionnelle se mêle aux surnaturels réconforts de la foi. Il en naît une paix, une joie et un élan qui ont toujours consolé Don Bosco, et qui ne cesseront de le rendre heureux auprès de Dieu.



(1) LÉON XIII. Encyclique, etc.



CHASUBLE ARTISTIQUE des Filles de Marie Auxiliatrice

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs une gravure représentant la chasuble que, de leur Maison-Mère de Nizza

bande centrale du dos est ornée de la douce et suave image de N.-D. Auxiliatrice, trônant dans une élégante niche, sur un léger piédestal; à ses côtés, deux belles figures d'anges adorateurs sont en prière devant le divin Enfant et sa sainte Mère. Sur le devant de la chasuble, un autre



Chasuble confectionnée par les Filles de Marie Auxiliatrice

Monferrato, les Filles de Marie Auxiliatrice avaient envoyée à l'Exposition d'Art sacré de Turin.

Cette chasuble est en soie blanche avec ornements brodés sur les deux côtés. La grande

ange porte en un cartouche le chiffre de la Vierge. Tout ce travail est d'un fini ravissant qui prouve le goût artistique et la patience de celles qui se sont donné la peine de l'exécuter.

Les figures sont de véritables miniatures exquises où l'or n'a été employé qu'avec ménagement, mais où les tons variés des fleurs et des ornements produisent le plus gracieux effet.

Aussi tous les visiteurs de l'Exposition ont-ils ratifié le jugement de la Commission, qui a récompensé ce travail d'un Diplôme d'honneur et d'un prix de 250 frs alloué par les Dames Patronnesses.

Jubilé du Patronage Saint-Louis de Gonzague.

Le 8 décembre 1847, Don Bosco, dans le but d'étendre à un plus grand nombre de jeunes gens le bien qui se faisait déjà depuis cinq ans au Patronage Saint-François de Sales, en fondait un second dans les environs de Porta Nuova, sur le Cours Victor-Emmanuel, en le mettant sous la protection du modèle des jeunes gens, saint Louis de Gonzague. Les difficultés rencontrées dès le commencement de cette entreprise, les luttes vraiment diaboliques que durent soutenir notre vénéré Père et ses collaborateurs, faisaient déjà pressentir le bien immense que l'on pouvait faire à la population toujours croissante de ces quartiers privés d'églises.

Le 8 décembre 1897, l'œuvre avait donc cinquante années d'existence. Il était légitime de célébrer solennellement cet anniversaire, pour remercier le Seigneur des grâces sans nombre déversées sur cette belle jeunesse, et pour Lui demander de nouvelles faveurs.

Pour diverses raisons, nos Supérieurs ont cru devoir remettre à un an la fête jubilaire. Ce n'est donc qu'en 1898, le 8 décembre, qu'elle eut lieu. Elle n'en fut pas moins brillante pour cela.

La pieuse solennité fut précédée d'un triduum préparatoire. Aussi à la messe de Communion vit-on ce jour-là près de trois cents jeunes gens, sur quatre cents qui fréquentent le Patronage, s'approcher de la sainte Table et recevoir le Pain des Anges, pendant que les enfants de l'école exécutaient avec entrain de pieux cantiques.

Ensuite, dans un noble sentiment de reconnaissance, tous, musique en tête et bannières déployées, se rendirent à Valsalice, sur la tombe de leur vénéré Fondateur et Père. Là, discours et prières remplirent l'âme de ces chers jeunes gens d'une ardente ferveur.

Dans l'après-midi, concert, loterie, et jeux précédèrent les saintes cérémonies du soir, après

lesquelles une représentation théâtrale, des chants et des déclamations, furent couronnés par une distribution de récompenses aux plus assidus. C'est donc le cœur rempli d'une sainte joie que le soir nos chers jeunes gens s'en retournèrent dans leurs familles, avec le désir toujours plus vif de continuer à fréquenter cette œuvre où ils trouvent, dans l'exercice des vertus chrétiennes, la force de soutenir les batailles de la vie.

Un merci cordial aux prêtres dévoués et aux chrétiens sincères qui ont bien voulu soutenir ce Patronage, la seconde fondation de notre bien-aimé Père Don Bosco.

LA CONFÉRENCE de la Saint-François de Sales

Notre Vénéré Père Don Rua ayant disposé, cette année-ci, que la quête de la Conférence donnée aux Coopérateurs à l'occasion de la Saint-François de Sales devait aller à l'*Hommage international à Don Bosco*, le Comité promoteur a voulu faire de cette Conférence un véritable événement religieux. Il y a réussi, grâce au concours de son Président, S. G. Mgr Richelmy, archevêque de Turin, qui a porté la parole devant une assemblée nombreuse et choisie, en l'église salésienne de Saint-Jean l'Évangéliste, le jour de la Purification de la T.-S. Vierge.

Le chant d'un très beau motet précéda la Conférence. L'orgue d'accompagnement était tenu par le jeune et si distingué maître de chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste, Don Pagella. Nous serions surpris que le talent à la fois si religieux, si personnel, si puissant et si complet du *maestro* Pagella ne fournit, avant longtemps, un appoint sérieux à la rénovation de la musique d'église, en Italie et ailleurs encore.

Mgr Richelmy démontra que Don Bosco, après saint François de Sales, s'était fait tout à tous pour imiter Notre-Seigneur dans son amour infini pour les âmes. La douceur, la bonté, le calme mis au service d'un zèle intrépide que rien n'arrête, n'est-ce pas saint François de Sales et Don Bosco?

Les Coopérateurs salésiens doivent imiter Don Bosco dans son apostolat par la presse, d'abord en s'interdisant toute lecture indigne de catholiques, et puis en favorisant de tout leur pouvoir la bonne presse. Ils doivent aussi donner à Dieu des âmes, ne fût-ce que la leur, et au prix des

sacrifices nécessaires, de ceux, au moins, que s'imposent ici-bas les êtres de plaisir pour demander à la vie toutes ses joies.

Une réunion purement laïque, également pré-

sidée par le vénéré Archevêque de Turin, suivit la cérémonie religieuse. Des résolutions ont été prises qui hâteront sûrement l'érection de l'église de Valsalice.

La Visite de Don Rua

dans nos Maisons du Midi de la France

Romans (1)

Le 28 janvier une bonne nouvelle arrivait au Patronage Saint-Hippolyte.

Le Révérendissime Don Rua devait quitter Turin pour entreprendre une série de visites à diverses Maisons de France, d'Espagne et d'Algérie, et il commencerait par Romans, où il devait arriver le mercredi 1^{er} février à 9 h. 30 du soir.

Cette nouvelle fut une grande joie pour la Maison, et aussitôt chacun se mit à l'œuvre pour tout préparer afin de dignement recevoir le vénéré Supérieur général.

Les Coopérateurs et les Coopératrices furent prévenus et invités à la messe que Don Rua dirait pour eux et leurs familles le jeudi matin, 2 février, à 8 h. 30, dans la chapelle du Patronage, et à la Conférence qui devait la suivre.

En effet, le mercredi soir, Don Rua arriva à Romans avec Don Marengo, son Vicaire pour les Filles de Marie Auxiliatrice, qui l'accompagnera pendant son voyage.

Après une nuit un peu écourtée (2), mais bonne, Don Rua s'est mis dès 6 h. 30 du matin à la disposition de tout le personnel de l'Etablissement, qu'il a entendu soit en confession soit en particulier, après quoi, conduit par Don Saby, il a visité la Maison et a daigné lui exprimer toute sa satisfaction et son approbation, tant pour ce qui est déjà fait que pour les projets à venir.

A 8 h. 30 la petite chapelle du Patronage est à peu près pleine de nos invités, et Don Rua commence sa Messe en présence de nombreux Coopérateurs et Coopératrices qui le

voient pour la première fois et sont pénétrés d'une émotion profonde, à la vue des traits ascétiques, rayonnants de piété et de douceur, du R^{me} Père.

Après la messe, Don Rua, des marches de l'autel, se retourne, et avec les accents d'une suavité qui lui gagne tous les cœurs et fait verser à beaucoup de pieuses et douces larmes, retrace la vocation extraordinaire et les œuvres merveilleuses de notre saint Fondateur Don Bosco.

Dans notre modeste chapelle, le R^{me} Père, qui se fait toujours humble, simple, petit, semble rayonner d'une auréole glorieuse, et il nous paraît grand, majestueux, sublime, brillant d'un éclat céleste et inspiré, qui fait que tous ceux qui l'ont vu là ne peuvent l'oublier et le mêlent involontairement à leurs prières.

Une quête a suivi, comme toujours, car comment vivraient ses enfants? Don Rua l'a faite lui-même et chacun a tenu à se montrer généreux; c'est du pain pour quelques jours.

A peine sorti de la chapelle, Don Rua est assiégé par tous ceux de nos amis qui désirent le voir, l'entendre, et recevoir sa bénédiction. Toujours bon, simple, paternel, aimable, gai, il reçoit tout le monde, dit un mot à chacun, prie pour les uns, fait prier les autres, bénit et bénit encore, distribue des médailles de N.-D. Auxiliatrice, et aurait probablement passé ainsi une partie de la journée, à la grande joie de tous, si, sachant qu'il devait partir à midi 15, on n'était pas venu le prévenir que l'heure de se mettre à table était arrivée.

Il était alors 10 h. 45. Don Rua, précédé de quelques-uns de nos amis, qui lui montrent le chemin, et suivi de quelques autres et de tout le personnel de la Maison, se rend dans une salle du Patronage décorée pour la circonstance par un des nos bons amis, et où la table, dressée avec une charitable élégance par les soins de quelques Coopératrices dévouées, est prête à nous recevoir.

Le dîner commence. Au milieu est la table d'honneur présidée par Don Rua qui a en face de lui Monsieur le chanoine Oaillet, le vénéré et bien cher curé de la paroisse; autour d'eux nos amis les plus intimes et les

(1) Cette relation charmante nous arrive au dernier moment. Dieu nous garde, cependant, de faire attendre à la porte le très bon ami qui a bien voulu, ce mois-ci, s'adjoindre à notre Rédaction. Nos lecteurs le remercieront avec nous du délicat empressement qu'il a mis à nous dire les bénédictions du passage à Romans du Successeur de Don Bosco. Nous avons respecté scrupuleusement le texte de M. Chopin, qui, en parlant des personnes et des choses salésiennes, a doublement le droit, nos lecteurs le savent, de dire nos Œuvres, notre Père et notre Maison.

(2) Notre charitable correspondant oublie de dire qu'il est allé prendre à la gare, à 9 h. 30 du soir, les chers voyageurs, pour les obliger à descendre chez lui et à passer la nuit sous son toit. L'exactitude est une vertu maîtresse des chroniqueurs... de profession.

plus dévoués, et à deux tables formant le prolongement de la première, tout le personnel de la Maison et les jeunes internes qui commencent la nouvelle famille de Romans.

Le dîner fut gai; fut-il bon? Je crois que personne ne pourrait le dire, tant nous étions tous captivés par le bon Père Don Rua, et pressés de profiter encore quelques instants de lui, avant son trop rapide départ.

Cependant le moment des toasts arriva. Monsieur Chopin commença en souhaitant la bienvenue à Don Rua et en le remerciant, au nom de tous, de sa visite tant désirée; Don Rua répondit avec sa même charité d'apôtre et sa paternelle douceur; puis ce fut Don Saby qui présenta chacun de nos amis à son vénéré Supérieur; et enfin Monsieur le curé de la paroisse, qui termina de la façon la plus aimable et la plus gracieuse pour le cher Directeur de notre Patronage. En un mot, ce fut de la part de chacun et pour tous un charmant assaut de politesse, de souhaits, de remerciements, d'expressions de reconnaissance, le tout dit avec les accents de la plus grande sincérité et accepté avec les tressaillements de la plus sainte joie et de la plus touchante amabilité.

Quelle bonne journée!

Quelle bonne demi-journée, devrais-je dire; car voilà midi, il faut se quitter; que c'est court!....

Don Rua promet de revenir; mais quand? Dieu seul le sait.

Il nous bénit une dernière fois et nous quitte après avoir laissé son tout dernier adieu à ses petits enfants. On voit que son cœur est là: c'est bien le Successeur de Don Bosco. Ses enfants.... il en a quatre cent mille! Vive Don Rua!

Montpellier

LE soir du même jour, notre vénéré Père Don Rua arrivait à Montpellier. Le Directeur de cette Maison, Don Babled, était allé à sa rencontre jusqu'à Saint-Bès. L'équipage d'une bienfaitrice des Salésiens attendait à la gare les voyageurs, qui furent bientôt l'objet d'un accueil enthousiaste. Vivats sans fin, illuminations, tentures, guirlandes, feux de bengale, musique, acclamations, rien n'y manqua. Aussi Don Rua mit-il trois quarts d'heure à traverser la cour.

La réception proprement dite se fit à la salle des fêtes, après le repas du soir. La représentation d'une *Pastorale* chantée, en trois actes, et entrecoupée de compliments et de chants de circonstance, remplit une partie de la soirée. Don Rua se déclara édifié du caractère très pieux de la *Pastorale*, où un enfant de l'Oratoire remplit le rôle du petit Jésus. Disons en passant que vingt-deux tout petits élèves, âgés de 5 à 10 ans, attendent un local pour former la section des saints Anges. La charité des amis de nos Œuvres

à Montpellier peut faire surgir promptement ce local; Montpellier a coutume de faire beaucoup, vite et bien.

Le lendemain, premier vendredi du mois, la matinée fut toute à la prière: exposition du Saint Sacrement, confessions, messe avec très beaux cantiques et allocution de Don Rua, tout fut une fête pour les âmes. Quelques-uns de nos Coopérateurs, spécialement invités, avaient pris place dans la chapelle.

Don Rua se rendit ensuite à l'évêché pour présenter ses devoirs à l'autorité épiscopale. Notre vénéré Père put voir aussi un certain nombre de nos Coopérateurs et Coopératrices, entre autres M^{me} Brun-Faulquier, la généreuse donatrice du terrain sur lequel s'élève l'Oratoire Saint-Antoine de Padoue.

Le repas de midi fut tout à fait intime, l'exiguïté du local ayant fait renoncer à tout projet d'invitations.

A trois heures, Don Rua donna une conférence à nos Coopérateurs de la ville. Après les avoir remerciés cordialement de tout ce qu'ils ont fait pour la famille salésienne de Montpellier, il leur exprima sa reconnaissance toute particulière pour la chapelle grandiose et très belle — mais encore à finir — qu'ils ont élevée auprès de l'Oratoire. Il parla aussi de dettes à payer, et l'on peut croire qu'il était bien informé. Invitant les amis de nos Œuvres à assister régulièrement aux deux Conférences annuelles, il les engagea vivement à recruter d'autres bienfaiteurs pour l'Œuvre, et à demander pour eux, à Montpellier, le diplôme de Coopérateurs.

A la sortie de la chapelle, l'assistance entoure Don Rua; beaucoup, à genoux dans la cour, lui demandent sa bénédiction; et cette affluence dure longtemps.

Le samedi matin, après une messe très solennelle, couronnée par la bénédiction papale, eut lieu le départ de Don Rua pour l'Espagne. La musique lui donna une dernière aubade. La joie de tous était diminuée par le regret que laisse toujours un passage trop rapide.

Notre vénéré Père, qui a emporté la meilleure impression de tout ce qu'il a vu à Montpellier, s'est particulièrement réjoui de voir la maison de campagne et le terrain, situés sur le bord de la mer, où nos enfants pourront s'initier à l'agriculture en général, et surtout aux travaux de la viticulture. L'organisation de la Maison et la piété des enfants lui ont causé la plus douce satisfaction.

Enfin, pour garder en quelque sorte plus longtemps avec lui sa chère famille de Montpellier, il a voulu emmener jusqu'à Narbonne Don Babled, ce qui a permis à ce dernier de s'entretenir plus longtemps avec le Successeur de Don Bosco et de recueillir de sa bouche un supplément de lumières, des enseignements précieux, de nouveaux encouragements.



Aux approches du 29 janvier, **Saint-Pierre de Canon**, où l'on soigne avec amour et foi toute une pépinière de futurs Salésiens, se recueille, est en projets. *On y conspire*. Pourquoi donc ? C'est que la Saint-François de Sales, au Noviciat de la Providence, est double de première classe, car on y fête ce jour-là et le doux Evêque de Genève et le « Maître de céans. » Dès lors, on comprend ces manœuvres aussi habiles que dissimulées, ces ententes tacites, ce langage à mots couverts, ces entrées et ces sorties furtives, en un mot, ces mille petites précautions si nécessaires en famille quand on veut ménager une surprise au Père. Savant manège que celui qui réussit chaque année — on le croit du moins — à ne rien laisser transpirer au dehors, et de plus à endormir tout soupçon, toute méfiance de la part des intéressés !

Tout cela aboutit, on le devine, à une explosion... de sentiments longtemps comprimés.

.....selon l'usage antique et solennel,

c'est le 28 au soir qu'il est convenu de *rendre la mèche*. La vieille tradition de famille, cette année encore a retrouvé tous ses fidèles. Après une laborieuse journée, employée à donner un air de fête au logis, à festonner la chapelle, à redorer les cuivres de la musique, à mettre d'accord le trombone et la flûte, la basse et le piston, enfin à passer le dernier coup de brosse, on se réunit à la modeste salle des séances. Au coup de 6 h., la fanfare enlève un brillant morceau et le Directeur aimé, tout surpris, ce qui était son devoir, paraît au milieu de ses enfants. Les applaudissements éclatent chaleureux et fournis ; puis, les premiers transports calmés, commence le défilé des compliments. Français, latin, grec, italien, anglais, breton, provençal, toutes les langues semblent avoir conspiré, elles aussi, pour être de la fête. A ces discours bien sincères et fortement pris en considération, succède l'offrande des cadeaux, qui revêtent un caractère de haute utilité pratique. Ici, un stock de bérets pour les petits agriculteurs ; là de fortes et résistantes soutanes pour les novices ; plus loin une pile de livres destinés à mettre en train la classe d'Écriture-Sainte ; là-bas un superbe chronomètre, « souvenir de famille ; »

et enfin, car il faut terminer, l'installation récente du gaz acétylène. Notre plume n'entreprendra pas de mentionner les dons de toute sorte faits en cette occasion. Qu'il nous suffise de remercier les âmes charitables — et elles sont nombreuses — dont les largesses ont permis aux gens de la Maison de réaliser leurs projets de fête.

En quelques mots sortis de son cœur, Don Binelli se dit heureux de toutes ces surprises, témoignages de sincère affection ; il invite ses enfants à fêter le lendemain le grand François de Sales, et remercie présents et absents du dévouement dont ils ont fait preuve. Le salut solennel du T. S. Sacrement clôture cette belle soirée, prélude d'un jour plus heureux encore.

Les prévisions générales se changèrent en douces réalités. Au matin de ce jour, une diane certes fort peu militaire, mais telle qu'en rêvait Montaigne dans son système d'éducation, vint réveiller les plus puissants dormeurs et les plus chauds partisans de l'oreiller. Commencée sur ce ton *enlevé*, la journée ne pouvait être que très divertissante. A la messe de Communion, tous nos jeunes gens vinrent, le front rayonnant et l'attitude recueillie, s'asseoir au banquet eucharistique. Sur leurs traits se lisait la sérénité de leur âme.

A la grand'messe, M. le Curé de Vernègues, le sympathique voisin du Noviciat, donna à son jeune auditoire le panégyrique de l'immortel François de Sales. Sa parole chaude et communicative sut ressusciter aux yeux et au cœur de tous cette vie si féconde en enseignements, et déterminer chacun des assistants à imiter les vertus d'un tel Modèle.

Le dîner qui suivit réunit à la table salésienne plusieurs amis de l'Œuvre. Au dessert, de jeunes orateurs doublement novices lèvent et vident leur coupe en l'honneur des héros de la journée. M. le Curé de Vernègues clôt la série des toasts par une délicate allusion, toute fraîche encore des souvenirs de la Rhétorique.

Vive saint François de Sales, vive celui qui porte son nom !

Passons à la séance récréative, qu'en dépit d'un léger retard occasionné par son ministère paroissial, M. le Curé-doyen de Salon a bien voulu présider. Nos artistes représentèrent *La Perle cachée*, beau drame chrétien du Cardinal Wiseman, l'auteur de *Fabiola*. Cette perle cachée, comme on l'apprit, n'est autre que saint Alexis, le fils d'un noble patricien de Rome qui revient mourir inconnu, sous un escalier, dans le palais de son père. Le pathétique achevé des scènes, la force de l'intrigue, la grandeur des caractères, enfin la beauté des costumes, dus à la charité de plusieurs bienfaitrices de Salon, tout a contribué à remuer, saisir et charmer l'auditoire.

A signaler comme intermèdes le duo comique des *Chevaliers du Guet* et une danse espagnole aux multiples évolutions, exécutée en scène par nos petits agriculteurs. On applaudit la pièce, on applaudit les jeunes acteurs, et tout le monde se retire enchanté.

La journée est ainsi accomplie. C'est à regret que l'on entend sonner l'heure qui clôt toutes ces réjouissances, et va ramener la Maison à la prose de la vie quotidienne, cependant si joyeuse dans le calme de sa religieuse uniformité. On s'accroche aux dernières minutes qui s'en vont, et l'on se prend à répéter les vers du poète :

O temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !

Mais c'est en vain....

* * *

Cette fête, devons-nous le dire, a eu son épilogue. Devinez où ? Dans le bureau directorial. Don Binelli, passant en revue les divers cadeaux de sa fête, s'est arrêté, et avec une certaine complaisance, dit-on, sur quelques factures... *soldées*, offertes, elles aussi, mais comme présent d'ordre négatif. De suite — ô candeur — il s'est cru sans dettes ; mais hélas, certain économe, preuves en main, a eu vite fait de souffler sur cette illusion enchanteresse. Que conclure, sinon que la réalisation du rêve de Don Binelli *doit* être prochaine...

Notre-Dame Auxiliatrice, la Madone de Don Bosco, ne manquera pas d'inspirer promptement à nos excellents Coopérateurs de détruire au plus tôt ces preuves à charge d'une dette qui pèse lourdement sur le Noviciat, et qui promet de grandir si on n'y met le holà.

Salon, surtout, qui a une large part aux prières et aux œuvres de nos apôtres en fleur, ne devrait point souffrir que l'honneur et la joie de donner royalement aux pauvres de Jésus-Christ aille à d'autres. Nous ne voyons pas quelles excuses le Klondycke de l'huile pourrait invoquer si Dieu lui reprochait un jour de s'être privé des récompenses qui lui étaient très spécialement réservées. Les pèlerinages qui, durant des siècles, amenèrent Salon sur les hauteurs de Sainte-Croix et à Saint-Pierre, y ont semé des grâces de générosité qui doivent lever maintenant, germer et fleurir, pour donner une opulente récolte de largesses surnaturelles. Rien ne bénit la prospérité temporelle comme l'aumône, rien ne la fixe surtout et ne l'accroît comme la sainte prodigalité envers Dieu caché sous ses meilleurs amis, les pauvres.

* * *

LE 27 janvier dernier l'Oratoire de **Nizas** recevait la visite de l'un de nos Supérieurs majeurs, Don Cerruti, Directeur des Études pour toute notre Société. La joie

de la Maison se traduisit par un ensemble de démonstrations où la musique et la poésie eurent leur rôle.

Le vénéré visiteur souhaita de tout cœur aux vaillants petits agriculteurs et aux studieux écoliers de Nizas trois trésors qui aident les amis du bon Dieu à gagner leur part de paradis : *piété, travail, santé*.

De son côté, notre vénéré Père Don Rua, que la tyrannie de son itinéraire a privé du plaisir de s'arrêter à Nizas, a chargé Don Tosan, venu à Montpellier, de dire à son petit monde que le Sacré-Cœur doit être *le roi de la Maison de Nizas*.

Le 1^{er} février, par une circulaire que nous avons sous les yeux, le Directeur de Nizas rappelait à nos bienfaiteurs de la région qu'il attend de leur prompt charité :

« 1^o Une salle, qui tout en nous permettant de recevoir un plus grand nombre d'enfants, donnera également aux orphelins la facilité de préparer quelques séances récréatives en l'honneur de leurs Bienfaiteurs. »

« 2^o Le mur de clôture, qui apportera à la Maison le cachet de communauté qu'elle n'a pas encore, et sera très utile pour certains enfants qui, ne pouvant quelquefois supporter l'ennui des premiers jours passés loin du pays natal, sont tentés de s'enfuir quand aucun obstacle ne les arrête. »

Nos chers lecteurs savent que l'Orphelinat salésien de Nizas poursuit un double but :

1^o La formation de cultivateurs honnêtes et bons chrétiens.

2^o La culture des vocations sacerdotales qui pourraient se révéler parmi les enfants que l'on nous confie.

L'aumône peut prendre toutes les formes. A propos du vin de la propriété, dont nous avons parlé au *Bulletin* de décembre 1898, nous engageons nos Coopérateurs à ne plus différer leurs commandes.

Jusqu'au 30 mars les prix resteront tels que nous les avons indiqués :

Vin supérieur : 30 frs. l'hect.

Vin ordinaire : 27 — —

Mais après cette date, la faible quantité qui resterait encore serait facturée aux prix suivants :

35 frs. l'hect., vin supérieur.

30 » » » ordinaire.

Tout le monde sait qu'en avril le vin augmente de valeur. Ces prix s'entendent tous *nu en gare de départ*.



LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

ITALIE

UN NOUVEAU PATRONAGE A MESSINE

Le 18 décembre dernier, Messine voyait l'ouverture d'un deuxième Patronage salésien, dans un quartier populaire, au milieu d'un vaste terrain où s'édifiera un jour l'église paroissiale de la Sainte-Famille, hommage des Messiniens à leur nouvel archevêque.

La cérémonie d'inauguration fut belle et touchante. A 8 heures $\frac{1}{2}$ du matin, S. G. Mgr d'Arrigo, archevêque de Messine, accompagné de Mgr Guillaume Stagno, titulaire d'Ambroise, et suivi de nombreux chanoines, de dames et de messieurs, pénétrait dans la cour de l'Établissement déjà occupée par les jeunes gens et leurs parents, et de là se rendait à la chapelle.

Mgr l'Archevêque célébra la sainte Messe, pendant laquelle les jeunes gens du Patronage exécutèrent divers motets. Après la messe, il prononça un éloquent discours, dans lequel il parla d'abord du quartier qui va s'enrichir d'un Patronage, quartier où l'on construisait maisons et palais sans penser à une église, pourtant si nécessaire. Puis il fit ressortir vivement, dans un magnifique tableau, les effets désastreux de l'irrégion dans sa chère ville de Messine, et plus spécialement dans ce quartier où naquirent au mois de mai dernier les désordres qui ont jeté le trouble dans la ville. De là nécessité absolue de fonder dans ce quartier une nouvelle église; mais ne pouvant réaliser ses désirs aussi vite qu'il le souhaiterait, il pensa commencer par un Patronage, dans l'espoir qu'on pourrait y recueillir plus facilement l'offrande et des riches et des pauvres. En terminant, Sa Grandeur voulut bien parler affectueusement de Don Bosco et de ses Fils,

auxquels il confia ce nouveau Patronage, qu'il recommanda chaleureusement aux pères et aux mères de famille qui l'écoutaient.

Ce discours produisit une salubre impression sur les assistants, si l'on peut en juger par la quête fructueuse qui le suivit. Après le *Te Deum* et le *Tantum ergo* en musique, Mgr Stagno donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le soir, inauguration de la salle de théâtre, où les jeunes gens de l'autre Patronage salésien de la ville vinrent donner une représentation devant Mgr l'Archevêque et un nombreux auditoire.

Le nouveau Patronage fonctionne régulièrement, et un nombre toujours grossissant de jeunes gens du quartier le fréquentent avec assiduité. Espérons que les Messiniens verront bientôt s'élever leur nouvelle église paroissiale.

UNE CHAPELLE A NOTRE-DAME AUXILIATRICE

Le 13 octobre dernier avait lieu à **Genola** (Piémont) pays natal de l'un de nos Supérieurs majeurs, une simple mais touchante cérémonie. Trois sœurs orphelines avaient voulu donner un témoignage public de leur tendre dévotion à la Vierge de Don Bosco, en peignant sur les murs d'une petite chapelle voisine les gloires de la Madone.

La Sainte Vierge y apparaît souriante au milieu d'un groupe d'anges portant en main une banderole sur laquelle on lit ces mots: *Lépante, Vienne*, souvenir précieux de deux victoires chères à l'Église.

Le curé de la paroisse, entouré d'une nombreuse assistance, alla bénir cette petite chapelle, où tous récitèrent le saint Rosaire et les Litanies de la Sainte Vierge.

Cette cérémonie si simple a produit une im-

pression profonde. On voit maintenant tous les jours un certain nombre de pieuses personnes venir s'agenouiller dans cet aimable Sanctuaire, hommage de reconnaissance de trois âmes dévouées à la Madone de Don Bosco.

LES SALÉSIENS A LANUSEI (Sardaigne)

C'est dans la nuit du 26 octobre dernier que Don Rocca, Économe général de notre Société, débarqua à Tortoli, amenant avec lui les Salésiens chargés de fonder notre première Maison en Sardaigne. Plusieurs Coopérateurs dévoués les reçurent au débarcadère et les conduisirent à la maison où ils devaient se reposer un peu, en attendant l'heure du train qui devait les conduire à Lanusei.

A leur arrivée dans cette ville, S. G. Mgr Depau, évêque de Tortoli, voulut bien les accueillir avec la plus touchante cordialité. Entouré du Syndic et du Conseil municipal, du Curé et de nombreux prêtres des environs, Monseigneur alla lui-même jusqu'à la station où se trouvaient déjà réunies la Musique municipale et les Sociétés ouvrières avec leurs bannières, sans parler de la foule compacte des gens du pays. Après quelques mots de bienvenue, le cortège se dirigea vers l'église paroissiale, où Sa Grandeur parla au peuple des bienfaits de l'éducation religieuse et du bien que feront les Salésiens en Sardaigne, avec l'aide de Dieu et de N.-D. Auxiliatrice. Ce discours fut suivi du chant du *Te Deum* et de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Déjà de nombreux Coopérateurs salésiens de Sardaigne ont écrit à notre vénéré Recteur Majeur pour lui témoigner leur reconnaissance de cette nouvelle fondation, et nous ne pouvons que les remercier du gracieux accueil qu'ils ont fait à nos Confrères.

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE SALÉSIENNE

de Caserte

Commencée le 14 juin 1896, cette église, consacrée au Saint-Cœur de Marie, vient d'être bénie solennellement le 15 décembre dernier.

Convoqués par Don Rua lui-même à cette cérémonie, les braves Casertains ne se firent pas faute d'y assister et d'y apporter leur concours. La cérémonie fut faite par S. G.

Mgr l'évêque, qui consacra en même temps le maître-autel. Puis messe en musique avec orchestre, chantée par la maîtrise de notre Oratoire de Castellamare, et après la messe, discours de notre vénéré Supérieur général sur les Œuvres salésiennes. Le soir, Vêpres solennelles et Bénédiction du Saint-Sacrement. L'élégance de cette église mais par-dessus tout la beauté de la statue du Saint-Cœur de Marie qui couronne le maître-autel, ont conquis tous les suffrages.

PORTUGAL



ES Fils de Don Bosco rencontrent au Portugal les sympathies les plus encourageantes et les plus universelles. Dans le court espace de peu d'années, il leur a fallu, pour répondre aux appels les plus pressants, pourvoir à l'installation d'Œuvres salésiennes en maints endroits simultanément. C'est ainsi qu'ils ont pu les implanter à Lisbonne même, où deux Établissements de ce genre en sont déjà à se consolider dans la voie d'une étonnante prospérité. Braga se félicite également d'abriter dans son sein le germe, plein d'espérances, du dévouement salésien. Et d'ailleurs, nos chers lecteurs n'ont pas oublié quel vif intérêt suscita, en la capitale du royaume, la première Conférence salésienne, et le succès éloquent qui la couronna.

Au cours de ces derniers mois, une nouvelle et puissante attraction valait à la mémoire de notre bien-aimé Père un titre plus positif encore à la reconnaissance des catholiques de Braga. On devait procéder chez les Salésiens à la bénédiction et à l'inauguration d'une chapelle, placée sous le vocable de saint Gaëtan. C'est dire que cette double cérémonie donna occasion aux plus chaleureuses manifestations de sympathie pour les Fils de Don Bosco.

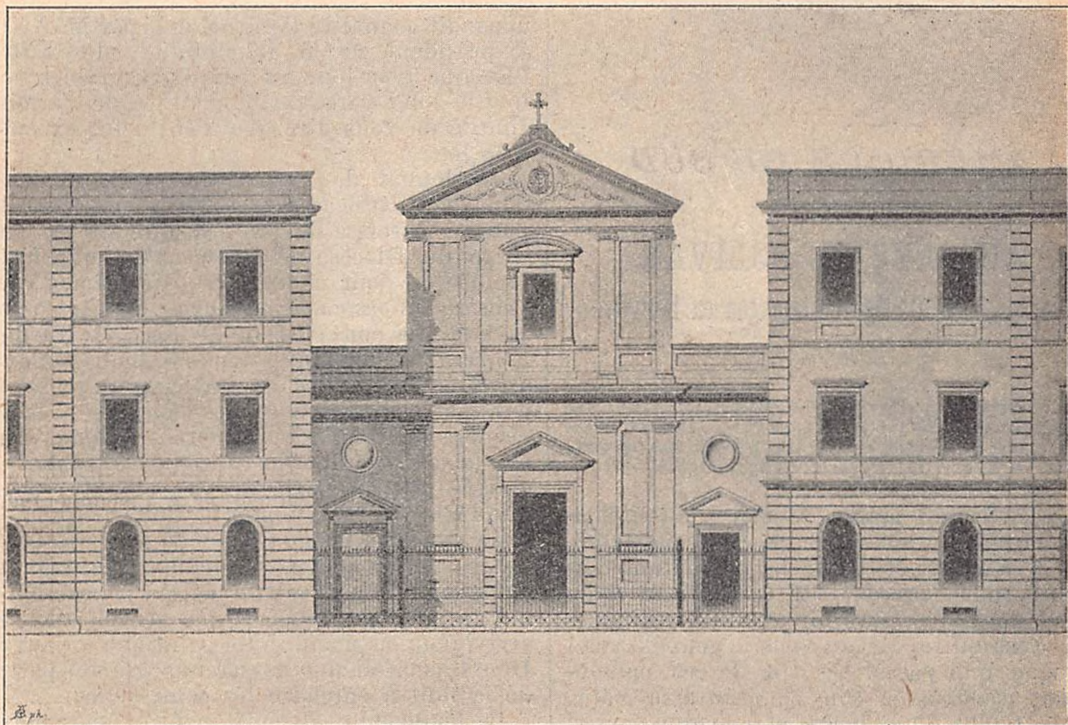
Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, oubliant, à force de bonté, sa glorieuse condition d'octogénaire, refusa de céder à un autre prélat la joie paternelle de présider de si touchantes cérémonies. La messe fut chantée par Don Pimenta, Directeur du Grand Séminaire. Les Salésiens furent édifiés et honorés de re-

connaître parmi l'assistance M. Joseph-Marie Rodriguez de Carvalho, Président de la Chambre des Pairs, ainsi que la plus haute aristocratie de la cité. L'exécution à grand orchestre de la Messe de Sainte-Cécile de Gounod fut tenue pour impeccable.

Si nos lecteurs attendaient de nous quelques détails d'ordre architectural, nous leur fe-

ESPAGNE

Valence. — Le mois dernier, un journal hebdomadaire catholique, *La Libertad*, annonçait en ces termes l'ouverture d'une *Maison salésienne* en cette ville: « Deux Salésiens sont au milieu de nous. Ils viennent



Gratoire salésien de Caserte

rons savoir que la nouvelle chapelle occupe le centre de la Maison, et réunit une facture élégante à la plus religieuse simplicité, tout en sauvegardant une harmonieuse proportion entre les différentes parties et l'ensemble.

Les heureux bénéficiaires de cette fête ne crurent pas pouvoir mieux manifester leur vive gratitude à la brillante couronne de ces dévoués amis de nos Œuvres, qu'en leur offrant dans la soirée même une captivante récréation dramatique.

prendre possession du Couvent Saint-Antoine, situé rue de Sagunte, où s'installera la Communauté chargée de diriger l'école primaire et d'organiser une école professionnelle. Daigne Notre-Seigneur bénir les projets des fondateurs, et faire prospérer une Œuvre aussi sainte, qui sera pour la classe ouvrière une source certaine et abondante d'avantages spirituels et temporels. »

Notre vénéré Père Don Rua, qui doit visiter prochainement la naissante fondation salésienne de Valence, sera heureux d'appeler sur cet ensemble d'Œuvres les maternelles bénédictions de Marie Auxiliatrice.



AMÉRIQUE DU SUD

AU PAYS DE BOLIVAR

Voyage de S. G. Mgr Costamagna en Bolivie.

(Suite) (1).

Concorycuychej. — Attentions et déférences de M. Arce pour l'Évêque. — Magnifique pont suspendu. — Une barque originale.

Le lendemain matin (28 mars), aussitôt après la Messe, nous partîmes, accompagnés, par le Vicaire et toute la population. Les enfants nous précédaient en courant et en criant de toutes leurs forces : — *Concorycuychej*, c'est-à-dire : Mettez-vous à genoux, voici l'Évêque qui passe ! — Un de ces enfants courut ainsi, avec son chapeau à la main, pendant plus d'une heure, et à chaque paysan qu'il apercevait dans les champs, de crier aussitôt : — *Concorycuychej*, à genoux, — et chacun d'obéir. — Assez, lui dis-je, *Adios, Dios te bendiga!* — Et lui de me répondre de même : — *Dios te bendiga!* — Puis je le bénissais en disant : *In nomine Patris*, etc. — Et avec la main il me rendait la bénédiction, mais sans prononcer de paroles.

Cependant le soleil se faisait de plus en plus sentir, et l'air devenait suffocant. Fort heureusement un messager du régisseur de *Novillero* (maison de campagne de l'ex-président Pacheco) nous invita à nous détourner de notre route, pour administrer le Sacrement de Confirmation aux enfants des colons. Ce fut ainsi que nous trouvâmes un peu de rafraîchissement. Après avoir donné la Confirmation aux enfants, et lavé la tête aux mères qui avaient oublié de les habiller, nous reprîmes notre route.

Mais voici un autre messager qui nous arrive avec une lettre, dans laquelle M. Tardio

nous fait connaître l'ordre donné par M. Arce, ex-président de la République, de traiter l'Évêque avec tous les égards désirables, sur tout le long parcours de la vallée de *Zamora*. Inutile de vous dire que l'ordre fut exécuté à la lettre.

Je donnai donc la Confirmation d'abord dans son *hacienda* de *Chinguri*, puis dans la pauvre paroisse de *Quiroga*, qui est la dernière du Diocèse de *Cochabamba*; enfin à la tombée du jour nous nous dirigeâmes vers l'*hacienda* *Constancia* où nous devions passer la nuit. Le bon curé de *Quiroga*, M. Tardio, et d'autres amis qui nous accompagnaient, s'arrêtaient à toutes les lumières qu'ils apercevaient sur le sommet des montagnes, et ils criaient de toutes leurs forces : *Tatay, huahuasta apamuychey Obispo confirmanapae*, — c'est-à-dire : — Apportez vos enfants, pour que l'Évêque leur donne la Confirmation. — *Constanciaman curitan.* — Vite à *Constancia*. — Je pensais que personne ne se dérangerait à une heure aussi tardive, mais, à peine étions-nous arrivés à *Constancia*, que les confirmands arrivèrent en masse, à tel point que le pauvre Don Gasparoli dut passer une grande partie de la nuit à entendre les confessions.

Le lendemain, 29, nous continuâmes notre route à travers la vallée de *Zamora*, que l'on pourrait appeler la vallée de M. Arce. Quel homme actif et entreprenant que ce digne ami des Salésiens ! Partout où il met la main, tout reprend une nouvelle vie. Dans ses *haciendas* on trouve des orangers, des platanes, des *chirimoyos* ou poiriers d'Amérique, des citronniers, des caféiers, des cannes à sucre, des oliviers, des figuiers, etc., etc.

Vers 9 heures du matin, nous passons auprès de la gracieuse *hacienda*, dite *Pabellon*, et nous invitons les enfants à monter avec nous le long du *Rio Grande*, jusqu'à *Calapari*. A 10 heures nous arrivons au magnifique Pont *Arce*, sur lequel nous traversons le *Rio Grande*. C'est un pont suspendu, construit à l'époque où M. Arce était président de la République. Ici nous sommes à la limite des deux diocèses de Sucre et de Cochabamba. Avant que le pont ne fût construit, les pauvres voyageurs devaient traverser le fleuve dans une conque de cuir appelée *pelota*, que des Indiens attachaient à des cordes fixées aux deux rives du fleuve. Mais que d'accidents chaque année!

(1) Voir *Bulletin* de décembre 1898 et février 1899.

Tandis que maintenant, le *Rio Grande* peut se mettre en colère et faire des siennes, il n'y a plus de danger.

À midi nous donnons la Confirmation aux Indiens de *Calapari*. C'est ici que je renvoyai à *Suticollo* le cheval blanc que m'avait généreusement prêté M. Garron, et le remplaçai par un autre de M. Arce.

De *Calapari* nous nous dirigeons vers *La Barca* où nous donnons la Confirmation à 4 heures du soir; et, après avoir visité les *trapiches*, sorte de pressoirs à trois cylindres mus



Indiens Quichua de Bolivie

par deux mules, où avec la canne à sucre on fait une espèce de pain de sucre appelé *chancaca*, nous faisons l'ascension d'une très haute montagne pour redescendre dans la vallée opposée où commence le *chapaleo* du *Rio Palca*. Mais il était déjà nuit.

Encore dans l'eau. — Heureuse rencontre. — La mule de Bodino. — Le cortège grossi — En vue de Sucre. — Magnifique panorama. — Accueil enthousiaste. — TE DEUM solennel.

L'unique chemin était encore le lit du fleuve. Fort heureusement un bout de lune venait nous éclairer et nous réconforter. Mais les pierres étaient nombreuses, l'eau assez haute, et le *chapaleo* enfin très difficile. Tout à coup,

au milieu même du fleuve, une voix crie : — *Quien va?* (qui va là?) — Amis, répond D. Gasparoli. — Quels amis? — Monseigneur l'Évêque... — Et ce fut une série de oh! et de vivats, des embrassements, des questions anxieuses, puis encore des embrassements, à tel point que les chevaux et les mulets, étonnés, dressaient les oreilles et ne savaient plus que penser de toute cette nouveauté. C'était le brave Don Arrien, vice-recteur du séminaire de Sucre, avec deux clercs, qui avaient fait deux journées de voyage à dos de mulet pour être les premiers à venir nous saluer.

Aux environs de *Palca* voici que j'entends des voix avec un accent européen qu'il me semble reconnaître. Et en effet ce sont nos deux coadjuteurs Spadacini et Bodino, qui me demandent ma bénédiction, car ils ne m'ont pas vu depuis deux ans. À cette vue, je sens battre mon cœur, tant est vif le bonheur que je ressens d'être Salésien et fils de notre chère Congrégation! Vive toujours Don Bosco!

Nous administrons la Confirmation aux gens de *Palca*; nous dormons trois petites heures, et au second chant du coq nous sommes déjà tous sur pied pour la sainte Messe. Ensuite un morceau de pain, et en route. Telles étaient mes instructions pour arriver à Sucre le même jour.

Mais où est donc la mule de Bodino? On cherche, on recherche, nulle part on ne la trouve. Après une demi-heure de chemin, voici que nous découvrons tout à coup au milieu des broussailles deux grosses feuilles qui ressemblent fort à deux oreilles. — Voici ma mule, s'écrie de suite Bodino. — C'était elle en effet. Don Arrien s'empresse alors de faire un lacet pour s'en emparer, mais au moment de le lancer, le pied lui manque, il ne ramasse qu'un billet de parterre, et la mule, prévenue par cet accident, de jouer des jambes sur le chemin de *Sucre*. Nous grimpons, nous courons, et la mule dévore l'espace en se moquant de nous. Après une bonne heure de course, deux Indiens se trouvèrent fort à propos venant en sens inverse, qui accueillèrent la mule dans une impasse, et le pauvre Bodino put enfourcher de nouveau sa monture récalcitraute.

Vers dix heures du matin, nous étions à *Cantomolino*, qui est la propriété d'un brave Suisse. Après avoir donné la Confirmation dans la chapelle de son établissement, nous repartons pour *Sucre*. Et voici dans le lointain, au milieu du fleuve, des prêtres, des laïques à cheval qui poussent des cris de joie et qui, étendards déployés, viennent à notre rencontre. C'est le cher Père Cordoba, recteur du Séminaire, ce sont des séminaristes, des jeunes gens et avec eux les Salésiens Meza et Perez conduisant un groupe d'élèves de notre Oratoire. Pauvres petits! Ils ont passé une nuit dehors, tant était grande leur impatience de me voir. Nous nous arrêtons à *Culco*, où je confirme encore, et de nouveau en route. Les

rangs grossissent de plus en plus, et mon cortège devient bientôt un véritable escadron de cavalerie légère.

A 2 heures nous sommes aux portes du village de *Huata*. Les Indiens reçoivent leur évêque sous des arcs de triomphe faits de fleurs. Les hommes à droite et les femmes à gauche m'accompagnent en chantant dans la langue *quichua* (1). Mais c'était plutôt une cantilène qu'un vrai cantique, ou pour mieux dire une demi-phrase en *ré mineur*, dans laquelle revenait toujours *la, sol, sol, fa, ré; la, sol, sol, fa, ré*, etc. Et cependant ces voix m'émotionnaient jusqu'aux larmes. Indiens bénis! Combien j'envie votre simplicité!

Avant la Confirmation, je leur adressai la parole, et le bon curé leur répétait en *quichua*, phrase par phrase, ce que je disais.

A 3 h. $\frac{1}{2}$, nous commençons l'ascension du mont *Huata* qui nous sépare de Sucre. Le Ministre d'Espagne voulut bien nous accompagner dans cette pénible ascension.

Arrivés au sommet, nous trouvons bon de nous y arrêter un peu, d'abord pour reprendre un instant haleine et aussi pour contempler le magnifique panorama, tout embrasé par les derniers rayons du soleil couchant. Là, un peu au-dessous, dans une vallée inondée de lumière, s'étend mollement la capitale de la Bolivie, la belle ville de *Sucre*, toute élégante avec ses rues droites et ses toits blancs.

Mon projet était d'y entrer de nuit; car, sachant bien par expérience l'accueil qui m'attendait, je ne voulais pas remuer toute la ville. Mais j'avais compté sans mon hôte. Les bons Sucriens, incertains du jour de mon arrivée, avaient eu soin de placer des sentinelles dans les vallons, et déjà beaucoup étaient rentrés en ville répandre la nouvelle. Et voici qu'apparaissent en voiture, d'abord M. Lora, notre grand ami, puis Mgr Taborga, l'archevêque nommé de Sucre, qui m'apprend que les Bulles ont déjà été expédiées de Rome et que je dois rester pour le sacrer. Voici venir encore, dans une voiture de la Présidence, une garde d'honneur avec M. le Vicaire capitulaire et M. le chanoine Moscovo, représentant Son Excellence M. le Président.

(1) Les bons Indiens de *Huata* chantaient à la Sainte Vierge un cantique de louange, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire en langue *quichua*, avec la traduction en regard. Le voici :

Sapai Ceolla,
Muchhaienyqui
Uaccha ejuyac
Llnappac Mama;
Chaquiquiman
Chinpac cama
Allinyachun
Mañacnyqui.
Jesuspa Maman
Cachcaspa
Cean yachanqui
Uaccha caita
Mana pita
Juchachaspa
Jachanqui llapic
Uaccaita.

Refuge et Mère
Des pêcheurs,
Je vous salue,
O grande Reine,
Je vous supplie
De sanctifier
Votre envoyé
Qui s'avance.
Vous êtes la Mère
Du divin Jésus.
Et vous avez vécu
Dans la pauvreté;
Vous connaissez
La triste plainte
Des pêcheurs,
Et vous les consolez.

Nous étions encore à un demi-kilomètre de la ville, que déjà arrivait tout le Séminaire, puis nos enfants de l'Oratoire, sans compter tous les autres qui accouraient en poussant des vivats, au point qu'il nous fallut marcher au pas.

A cause de la nuit qui approchait, on ne put suivre à la lettre le programme, en allant à la cathédrale pour le *Te Deum*, mais, après une courte station au palais archiépiscopal, nous nous rendimes directement à l'église salésienne de Saint-Augustin, où ce furent nos enfants qui chantèrent le *Te Deum*.

Visites. — L'église de Saint-Augustin — Son histoire — Etable et théâtre. — Madame Jeanne Emmanuela Nestares. — Elle espère contre toute espérance. — La constance obtient tout. — Saint-Augustin ne sera pas un théâtre, mais une église. — Victoire complète. — Conclusion.

Je ne m'arrêterai pas à vous raconter les visites que j'ai reçues de Son Excellence M. le Président de la République et de chacun des Ministres, du Chapitre métropolitain, du Séminaire, des membres de la Cour suprême, de M. Arce, de M. Argandoña, du Ministre Argentin, des chers Pères Oratoriens et de tant d'autres. Je vous dirai seulement qu'en entrant à *Sucre*, il me semblait entrer chez moi, tant je me trouvais en famille.

Je n'ai pas encore pu m'occuper de notre Etablissement, mais j'ai déjà visité notre église. Comme elle est pieuse et belle! Et dire qu'elle avait été convertie en étable, pour devenir un théâtre! Mais *Sucre* est toujours une ville religieuse, comme le montre ce fait.

Une généreuse dame de la ville, que j'ai eu le bonheur de connaître, Mme Jeanne Emmanuela Nestares V. de Cordoba, mère du Recteur du Séminaire diocésain, animée par une fois ardente et un zèle héroïque, avait toujours gardé depuis son enfance la ferme espérance que l'église de Saint-Augustin serait rendue un jour au culte divin. Encore toute enfant, elle ne cessait de demander cette grâce, et elle invitait ses compagnes à prier avec elle, surtout pendant la sainte Messe au moment de l'élévation, en offrant à Dieu les mérites du Sang très précieux de Jésus-Christ pour obtenir cette faveur. Cette idée ne l'abandonnait jamais. Jeune fille, elle commença une aube destinée à cette église, et trente-quatre ans après, cette aube servait en effet à la première messe célébrée dans l'église de Saint-Augustin. Mariée à un homme vertueux, elle ne cessait de prier Dieu pour une si noble cause, en s'interposant par tous les moyens possibles auprès des pouvoirs constitués, mais tous regardaient cette idée comme une véritable folie.

Le plus admirable, c'est que cette vénérable dame était seule. Ni les personnes pieuses, ni même les autorités ecclésiastiques ne croyaient

possible la restauration de l'église de Saint-Augustin. Depuis de nombreuses années, elle avait mis en dépôt au monastère de Sainte-Thérèse ses bijoux d'or et d'argent, en les destinant à l'autel de son église si désirée, et jamais elle n'avait voulu y toucher, même dans la nécessité.

En l'année 1894, on voulut faire de ce lieu saint un théâtre. Tous les plans étaient prêts, les ordres donnés et les travaux allaient commencer. Ses fils, qui sont tous les deux prêtres, lui apportent un jour cette triste nouvelle, qui devait détruire toutes ses espérances.... Mais elle au contraire de leur répondre avec assurance: — Saint-Augustin ne sera pas un théâtre, mais une église. — Il n'y a plus à y remédier, lui répondent-ils, tout est arrangé pour que ce soit définitivement un théâtre. — Dieu ne le permettra pas, reprend la pauvre mère avec plus de fermeté. — C'est tout permis, — répliquent-ils; mais leur mère ne sait que redire avec un accent inspiré: Ce sera une église, et non un théâtre, une église et non un théâtre. — Voyant cette persévérance, les deux prêtres ne peuvent que se regarder avec un sourire d'incrédulité et de respectueuse compassion pour leur pauvre mère illusionnée.

Qui aurait pu le croire? Peu de jours après, contre toute prévision humaine, les illusions se changent en réalité, et le temple si longtemps profané, dans une réunion solennelle organisée par M. le colonel Melchior Chavarra, et présidée par M. Arce, au milieu de l'enthousiasme du peuple qui crie: « Temple! temple! », est rendu à son seul Maître légitime.

Plus tard, suivant le vote de ce même peuple, l'église et le couvent qui en dépend furent confiés aux Fils de D. Bosco. Avec le concours de nos dévoués Coopérateurs, particulièrement de Mgr Taborga, et de M. Arce, l'église qui était autrefois toute dépouillée, va s'embellissant de jour, en jour et bientôt notre cher Directeur Don Gasparoli aura le bonheur de pouvoir y placer un magnifique autel de marbre, avec le tableau de Notre-Dame Auxiliatrice, pareil à celui de Turin.

Mais en voilà assez, mon très cher Père, je crains même d'avoir dépassé les bornes. Dans un mois, s'il plaît à Dieu, je vous raconterai le sacre de Mgr l'archevêque et la fin de mon voyage, à moins que l'obéissance qui m'appelle à Turin ne me permette de vous le raconter de vive voix.

Je vous demande surtout de vouloir bien prier pour moi: vous le savez, ceux qui voyagent beaucoup se sanctifient peu. *Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur.*

Bénissez-moi, et croyez bien que je suis toujours, en tout respect

De Votre Paternité Révérendissime,

Le fils très aimant en Jésus et Marie

✠ JACQUES COSTAMAGNA

Evêque titulaire de Colonia.

VÉNÉZUELA

Du Lazaret des Varioleux

(Lettre de Don Félix-André Bergeretti.)

Valence, 1er juin 1898.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Voilà bientôt cinquante jours que je me trouve sur ce théâtre de souffrances. Jamais, au cours de vingt-sept années qu'il m'a été donné de passer en Mission, je n'ai rencontré tant de misères et tant de fléaux qui semblent ici conjurés pour la perte de l'humanité. La dignité du ministère que j'y remplis exige de moi un langage clair et franc.

La funeste origine de tant de cruelles calamités publiques, qui affligent ce peuple, ne doit pas se chercher ailleurs que dans l'offense de Dieu, et, pour préciser davantage, dans l'absence de toute morale. Ce genre de péché est, aujourd'hui comme toujours, celui de tous les dérèglements qui vaut à la terre ses châtements les plus rigoureux et les plus exemplaires.

Elles sont plus de 400 les personnes frappées de ce fléau qui, à peu de jours d'ici, entreront dans le Lazaret où je me trouve. À défaut de local plus spacieux, tous les coins de l'hôpital sont utilisés pour les malades. Les lits se touchent, de sorte que pour la confession et l'administration des derniers sacrements on est réduit à éloigner les voisins du moribond, afin de leur éviter les exhalaisons fétides qui se dégagent du cadavre entrant déjà en putréfaction; après quoi, on remet chacun à sa place. Toutes les nuits, on en amène de nouveaux, en moyenne de 10 à 15, de tout âge et de tout sexe. La mort sévit de toutes parts, fauchant toutes les existences, depuis l'adulte riche en promesses jusqu'au vieillard désabusé, et, en un instant rapide comme l'éclair, elle laisse le père privé de fils, le fils orphelin de sa mère, l'épouse veuve de son époux. Le pis est que l'épidémie s'étant installée en souveraine dans tous les quartiers de la ville, les efforts et les dispositions du Gouvernement et de la Mairie réunis ne peuvent plus rien pour la localiser. La richesse et l'ignorance l'ont avorté toute mesure salutaire. Les uns cachent les pestiférés, les autres se refusent à être transportés à l'hôpital, et occasionnent ainsi par la propagation du mal la ruine de la famille entière.

Les symptômes de ce fléau se manifestent d'abord par une forte fièvre et par la granulation du front. En peu de jours l'éruption se répand par tout le corps. Plusieurs, au sortir de la fièvre, sont frappés de folie et vont courant par tout l'hôpital, dansant une

danse macabre et lugubre autour des lits, à la grande épouvante des autres. Quelques-uns parviennent même à s'échapper la nuit par les fenêtres et sillonnent en tous sens les rues et la campagne, jusqu'à ce que, exténués de fatigue, ils défaillent et soient reconduits à l'hôpital. La maladie, chez d'autres, revêt un caractère plus bénin, ou bien se convertit en petite vérole noire, et alors la mort est imminente. Un grand nombre, avant de dépasser, perdent peu à peu la peau. Le teint de plusieurs, de blanc qu'il était, tourne au violacé. Les uns, sous la violence des tourments atroces qu'ils endurent, crient comme des désespérés, d'autres pleurent et gémissent doucement, en voyant tomber à leurs côtés une mère, une fille, une sœur. On trouve des familles entières de quatre, cinq, et même de huit membres atteintes par la contagion; certaines d'entre elles ont été complètement détruites.

Le difficile de notre rôle est la nécessité d'approcher de ces masses informes de pourriture. Si vous les touchez, des lambeaux de peau vous restent dans la main; si les patients restent dans leur lit, des plaies hideuses les recouvrent comme de haillons repoussants; leur apporte-t-on à manger? ils sont dans l'impossibilité d'ouvrir la bouche, ou rejettent à l'instant ce qu'ils ont essayé de prendre. Pensez, d'autre part, à l'odeur fétide, nauséabonde qui règne dans ces salles, en chacune desquelles se trouvent entassés des centaines de malades! Que de courage requiert l'assistance de ces malheureux! En pareille circonstance, la religion catholique apporte force et patience par l'intermédiaire de ses ministres. Pour secourir ces infortunés, j'ai le précieux concours de quatre Sœurs françaises de Saint-Joseph de Tarbes, qui réalisent vraiment des prodiges de charité. Ces anges héroïques, providentiels, travaillent jour et nuit pour laver, nettoyer, baigner, entretenir, consoler ces malheureux, et cela avec les délicatesses d'une charité digne des plus riches récompenses du ciel. Elles subviennent à tous les besoins, physiques et moraux. Aussi, touchés de tant de dévouement, presque tous les malades se confessent, et des 60 que le fléau a déjà emportés, aucun n'a expiré sans être muni des sacrements. N'est-ce pas là le dernier mot des consolations que l'on peut espérer en ce royaume de la douleur?

Outre l'épidémie, qui jette la population dans la douleur et la consternation, la malheureuse Valence souffre d'une autre calamité. Le principal curé de cette ville, le R. Don François Pérez, notre grand ami, et Coopérateur salésien, fut frappé d'une mort subite, et passa au repos éternel quand on y pensait le moins. C'était un prêtre rempli de zèle, estimé et chéri de tous, des enfants pour son amabilité, des adultes pour sa circonspection, des pauvres pour sa charité. On peut lui appliquer les paroles de l'Apôtre, et dire

de lui qu'il fut sobre, prudent, doux, modeste, exemplaire, chaste, affable, juste, et qu'en raison de toutes ces vertus, il s'était acquis l'amour et la vénération, non seulement de ses paroissiens et de ses confrères dans le sacerdoce, mais encore de tous ceux qui furent en rapport avec lui. Durant les trois jours qu'il resta exposé à la cathédrale, il n'est personne dans Valence qui ne soit allé verser une larme sur son cercueil. On chante et on dit des messes pour le repos de sa belle âme, et dans un mois le service solennel sera chanté par les Salésiens dans cette même cathédrale. Je le recommande aux prières de nos confrères et de nos bienfaiteurs, comme l'un de nos plus fidèles amis et de nos plus dévoués Bienfaiteurs.

Quel contraste lugubre entre la Valencia d'aujourd'hui et celle d'il y a quelques mois! Cette ville était alors de beaucoup plus populeuse; elle revêtait toujours un aspect riant et joyeux. Maintenant règne sur elle le silence d'un vaste tombeau. Ses rues, jadis si animées, sont à cette heure désertes; c'est à peine si l'on rencontre quelques patrouilles de soldats allant et venant à la recherche des rebelles. Les cloches sonnent des glas continuels, et les obsèques de personnes marquantes se succèdent sans interruption. D'un côté sortent les prisonniers politiques conduits en exil à la capitale, de l'autre entrent les morts et les blessés de la guerre civile. Beaucoup de vaillants généraux, au nombre desquels l'ex-président lui-même de la République argentine, Joaquin Crespo, sont tombés dans la plaine de Carobobo ou sur d'autres champs de bataille. Sur tous les points se rencontrent des insurgés et des soldats, se faisant une guerre sans merci, puis des morts et des blessés. Le train de Valencia à Portocabello subit plus d'une fois la fusillade des révolutionnaires, et il est aussi périlleux de voyager en voiture ou à pied. La jeunesse est presque toute sous les armes, en partie contrainte au service par l'État, en partie enrôlée volontairement. Tout le monde tremble de voir entrer dans la ville les insurgés et les troupes du Gouvernement; aussi un seul coup de fusil, de nuit comme de jour, met-il en alerte l'armée et la population.

Les maisons suspectes sont visitées, les fermes détruites ou abandonnées, le bétail enlevé pour l'alimentation des combattants, et peut-être ce train de vie durera-t-il des mois encore, prolongeant les malheurs des pauvres Valenciens. Le commerce est paralysé, le prix du pain et du sel va augmentant, et tout le monde s'attend à une prochaine disette. Il est vrai que le Gouvernement, rendons-lui justice, travaille à remédier à tant de maux; mais obligé de faire face aux situations critiques toujours nouvelles que lui crée cette funeste campagne, il ne peut en définitive suffire à tout. La population, de son côté, ne manque pas de lui venir en aide, soit par

des secours pécuniaires, soit en le fournissant de lits, de couvertures, de vêtements; malgré ces multiples sacrifices, c'est à peine s'il arrive à pourvoir au nécessaire.

Il serait oiseux de chercher les causes de tant de maux: la marée montante des crimes inouïs en tous genres, des homicides et des suicides, de tous les genres d'immoralité, l'ignorance en matière religieuse, tout cela l'explique suffisamment. Le libéralisme, avec ses lois contre le mariage catholique, avec le divorce, avec les concordats qui visent à annuler l'influence du Pape sur les populations, en sont des preuves assez éloquentes. Mais quand ils s'apprêteront à faire résonner leurs cris de victoire, Dieu, par un acte de sa volonté courroucée, est à même de faire rentrer ses ennemis dans l'abîme des ténèbres. Ces exhalaisons impures, ce vent d'irréligion qui dessèche les âmes, ce courant de haine et d'injustice arrivent jusqu'à son trône: pour en purifier la terre, il déchaîne contre elle ses plus terribles fléaux.

Je vous adresse, avec cette lettre, le programme des fêtes de Marie Auxiliatrice et de la neuvaine que nous faisons pour obtenir de la Bonté divine un terme à tant de maux. Jusqu'à présent, sa bienfaisante protection a été visible pour nous tous, car personne, ni parmi les élèves, ni parmi nos Confrères n'est tombé malade. Le jour de la Pentecôte, trente de nos enfants ont eu le bonheur de s'asseoir pour la première fois à la Table Sainte, et nous avons tout lieu de croire que leurs innocentes prières, unies à celles de tous les fervents catholiques, obtiendront du Ciel les grâces demandées. Au milieu des sérieux dangers que je cours, je me recommande tout particulièrement à vos saintes prières, bien-aimé Père, et vous prie de me rappeler au pieux souvenir de mes chers Confrères et de nos chéris Coopérateurs.

Je suis, de Votre Révérence,

le Fils très affectionné en N.-S. J.-C.

F. A. BERGERETTI

Miss. apostolique.



Valence, le 23 juillet 1898.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,



Si je vous écris souvent, c'est uniquement pour ne pas vous laisser dans l'inquiétude à notre sujet. Depuis ma dernière lettre jusqu'à maintenant, le nombre des personnes atteintes de la petite vérole a été de 1856, et le chiffre des morts s'est élevé à 538, c'est-à-dire que la mortalité est d'environ 30 0/0. Le Lazaret où je me trouve en ce moment étant devenu tout à fait insuffisant pour recevoir tous les malades, la municipalité, conjointement avec le Gouvernement, a décidé d'en élever un autre beaucoup plus grand à un mille environ de celui-ci. Aujourd'hui

même commencent les travaux, et on espère que dans vingt jours tout sera terminé.

La terreur et la désolation règnent dans la ville. Tous ceux qui peuvent le faire s'enfuient à la campagne, les autres se claquemurent dans leurs maisons et laissent désertes les rues de la cité. Mais là où se voient les scènes les plus pénibles, c'est encore dans le Lazaret. Les lits se trouvent tout à fait proches les uns des autres, et lorsque les malades sont de la même famille, il n'est pas rare d'en voir jusqu'à trois dans le même lit, de telle sorte que lorsque l'un d'eux vient à mourir, les autres doivent rester pendant des heures entières couchés à côté du cadavre. Parfois c'est une pauvre mère qui meurt ainsi entourée de ses enfants malades avec elle, d'autres fois, c'est le petit enfant qui meurt sur le sein de sa mère. Le nombre des orphelins augmente chaque jour: il y a déjà une vingtaine d'enfants qui sont nés et ont été baptisés dans le Lazaret; presque tous n'auront jamais connu leurs parents. Si nous avions pu recevoir tous les orphelins que des parents mourants nous ont offerts, nous aurions déjà peuplé tout un Orphelinat. Il y en a qui en mourant embrassent leurs voisins et leur disent: Venez avec moi dans l'autre monde! Quelquefois il arrive, ou par rupture des conduites ou par toute autre cause, que l'eau vient à manquer. Alors quel concert de lamentations! Tous crient et se plaignent pour avoir de l'eau. Et comme il faut aller avec des voitures la chercher assez loin, il arrive toujours pendant ce temps, que cinq ou six de ces malheureux deviennent furieux, sautent de leurs lits, s'enfuient du Lazaret et vont porter le trouble dans les maisons voisines.

De récentes observations ont fait constater que le local lui-même servait à la propagation de l'épidémie. En effet, de toutes les maisons qui se trouvent autour du Lazaret, aucune n'a été épargnée. Les chiens eux-mêmes servent à répandre le mal. S'ils viennent à l'hôpital pour y chercher leur nourriture, on les voit bientôt maigrir et se couvrir de plaies; en retournant à leurs maisons, ils communiquent la maladie aux personnes qui les approchent et surtout aux enfants qui jouent avec eux. Dernièrement on a pris quelques précautions utiles, c'est ainsi par exemple, que maintenant on couvre les voitures qui transportent les malades, et qu'on a mis des grelots aux mulets, de sorte que tout le monde peut, à leur passage, s'enfermer chez soi. Les rues et les maisons sont peu à peu désinfectées. Au moins si toute la ville n'est pas préservée, on aura toujours des quartiers plus habitables. Je devrais pouvoir, pendant que je suis enfermé au Lazaret, aller aussi administrer les sacrements aux varioleux de la ville; car si les autres prêtres y vont, ils ne pourront plus aller dans les maisons secourir ceux qui souffrent d'autres maladies;

et ainsi les uns ou les autres mourront sans Sacrements.

Ces jours derniers, quelques journaux, tout en louant l'œuvre que j'ai accomplie auprès de ces malheureux, ont jeté à la face de tous les autres prêtres une cruelle insulte qui de plus est une véritable calomnie. J'ai dû protester, et je l'ai fait par cette lettre adressée au journal *Las Noticias*.

Valence, 22 juillet 1898

MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE *Las Noticias*,

J'ai lu dans votre journal un article peu respectueux pour le vénérable clergé de cette ville.

En voulant louer ma pauvre personne, vous lancez une grave calomnie contre tous mes confrères dans le saint ministère; je me crois donc obligé en conscience de vous exposer la vérité.

Je sais de source certaine que MM. les Curés de Valence, non seulement ont annoncé du haut de la chaire qu'ils étaient prêts à assister les varioleux, mais que de fait ils ont administré les sacrements à beaucoup d'entre eux, et qu'en outre ils ont fait remarquer à leurs paroissiens le grand devoir qu'ils avaient d'avertir à temps le prêtre du danger que couraient les malades.

Les soldats versent volontiers leur sang pour la défense de la patrie; les ministres de Celui qui est mort sur la croix pour notre salut par des motifs beaucoup plus élevés encore, sont aussi prêts à verser leur sang et à offrir leur propre vie pour le salut des âmes qui leur sont confiées.

Il n'est certes pas vrai, comme le dit par erreur l'article que j'incrimine, que je sois le seul et unique qui se soit offert pour secourir les pauvres varioleux, parce qu'en somme aucun prêtre de Valence ne s'est refusé de prêter son secours à ces malheureux.

Permettez-moi de faire remarquer ici que sur environ 1000 varioleux venus à l'hospice, plus de 500 se sont confessés, 258 ont reçu l'Extrême-Onction et 236 sont morts avec tous les secours de notre sainte Religion.

Consolé par cet heureux résultat, j'ai pu consacrer aussi quelque temps aux malades du dehors, comptant bien qu'en prêtant cet aide aux vénérables Curés, je leur permettrais de se donner davantage à leurs nombreuses occupations, et qu'ainsi les fidèles pourraient plus facilement assister aux fonctions religieuses, ne se sentant pas éloignés de leurs prêtres, comme ils l'auraient sûrement été en les sachant constamment auprès des malades.

Permettez-moi aussi d'exprimer ici publiquement mon admiration pour les grands sacrifices d'abnégation accomplis par les admirables Sœurs de la charité de Saint-Joseph de Tarbes dans notre hôpital, et de leur présenter mes plus sincères remerciements pour le secours qu'elles m'ont prêté en préparant les malades au terrible passage de l'éternité.

Avec les sentiments de ma plus haute estime, je me dis

Votre très dévoué serviteur
F. A. BERGERETTI, prêtre.

Parmi les Salésiens je ne suis pas le seul non plus à m'occuper des varioleux. Presque tous nos confrères de cette ville se sont arrangés de façon à aider le plus possible les autorités dans la lutte contre le fléau. Don Montanari est président de la Commission de vaccination et va de maison en maison avec les médecins pour accomplir cette opération, devenue absolument obligatoire pour tous. Don Savoia s'occupe de l'hospice et des œuvres de bienfaisance. Don Roffredo est curé-gérant de la paroisse de Saint-Joseph. Le clerc Opalski recueille des offrandes pour la construction du nouveau Lazaret. Don Voghera aide le Père Arocha à la Cathédrale. Les autres s'occupent à l'Oratoire des pauvres enfants qui n'ont pu aller passer les vacances avec leurs parents. Un clerc de Curacao, qui seul jusqu'à maintenant a contracté la maladie, est aujourd'hui guéri.

J'ai remarqué aussi que ceux qui ont l'habitude de boire des liqueurs fortes contractent presque toujours la petite vérole noire et guérissent beaucoup moins facilement. Un médecin qui est renfermé ici avec nous, quoiqu'il se soit fait vacciner *dix-huit fois*, est maintenant en danger de mort, justement à cause de cette mauvaise habitude de boire. Parmi les personnes de service, six ont été atteintes par l'épidémie, quatre sont mortes et les deux autres sont en voie de guérison.

Je reviens actuellement de bénir le mariage de deux varioleux. L'officier de l'état-civil est venu jusqu'à la porte, il a pris leurs noms en présence de quatre témoins, puis déclaré solennellement qu'ils étaient unis indissolublement. Après son départ, j'ai confessé ces pauvres malades, puis je les ai fait placer dans des lits voisins l'un de l'autre, j'ai béni leur union suivant les rites de notre sainte Église, et aussitôt après leur ai administré le sacrement de l'Extrême-Onction. Leurs noces, ils les feront probablement au Paradis. Plusieurs fois déjà j'ai béni des mariages de ce genre.

On ne peut comprendre la peur qu'inspire au peuple cette maladie. Il s'est trouvé des cas où, par peur d'approcher les malades, on les laissa mourir de faim. Une fois même, on mit le feu à la maison avec le pauvre malade dedans.

Je m'arrête, afin de pouvoir envoyer cette lettre à temps. Par le prochain bateau, je vous informerai de ce qui sera survenu de nouveau. La population a grande confiance en la médaille de N.-D. Auxiliatrice, mais je n'en ai plus à distribuer; si vous pouviez m'en faire parvenir, vous me rendriez un grand service.

Bénissez, cher Père, vos enfants et tous les Confrères qui se recommandent à vos prières. Je suis,

De Votre Révérence,
Le fils très obéissant en N.-S. J.-C.
F. A. BERGERETTI
prêtre.



GLANES

ÉQUATEUR. — La Société protectrice des Missions salésiennes de Gualaquiza.
— Nous trouvons dans les journaux de la Répu-

sée de Dames et de Messieurs de cette ville, a pour but de protéger les Missions confiées aux Salésiens dans la région orientale de cette province. L'inauguration en a été faite avec une grande solennité. Devant une réunion nombreuse et choisie, le Révérendissime Don Giusto Léon, archidiacre de la cathédrale, a parlé de la charité chrétienne, qui a fait tant de miracles dans le monde, et du devoir que nous avons tous, nous



Vue intérieure de l'Oratoire salésien de Mexico

blique de l'Équateur une nouvelle consolante. Nous tenons à la donner à nos lecteurs.

Le 1^{er} mai de l'an dernier, dans la cathédrale de Cuenca, ont eu lieu l'institution et la séance d'inauguration de la Société protectrice des Missions salésiennes de Gualaquiza.

« Cette Société, écrit la *Prensa libera*, compo-

catholiques, de penser à nos frères de l'Est, victimes encore de la barbarie. Après cette courte mais émouvante exhortation, un chœur de dames nous a fait entendre un hymne pieux, dont les accords religieusement émus, en se répandant dans le saint temple, firent sur tous les assistants une profonde impression. Ensuite Don Adolphe

Garcia, salésien et enfant de Cuenca, lut une lettre écrite par Don Mattana, Supérieur de ces Missions, au *Bulletin salésien*..... La lecture finie, Don Mattana lui-même monta en chaire. Sa haute stature et son regard bienveillant lui acquirent aussitôt la sympathie générale. Il fit une magnifique description de l'état actuel des Missions; de main de maître, il présenta à son auditoire cette province orientale avec ses *Jineros* féroces et indomptables, avant que le Missionnaire ne leur eût ouvert ses bras et ne les eût accueillis

vous avez assumée, elle vous envoie ses vœux de bonne réussite et aussi une parole d'encouragement pour les heures difficiles et les mille contradictions que vous rencontrerez.»

Nous faisons nôtres ces belles paroles, et nous espérons que ce noble exemple sera bientôt suivi dans d'autres villes.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — **Bernal** est une charmante petite ville vraiment bénie de Dieu. Outre la Maison de la Sainte-Famille déjà



Musique instrumentale de l'Oratoire salésien de Mexico

comme ses frères; en terminant il annonça la fondation de la *Société protectrice des Missions de Gualaquiza*.

« Pour notre part, continue le même journal, le cœur rempli de joie, nous adressons nos félicitations à la ville de Cuenca qui a le bonheur de posséder dans son sein les admirables fils de l'apôtre du XIX^e siècle, Don Jean Bosco, ainsi qu'aux personnes, qui, animées d'un véritable esprit de charité, ont entrepris cette grande œuvre de la protection des Missions de Gualaquiza, œuvre qui exige des sacrifices généreux parce qu'elle est l'œuvre de Dieu.

« Illustres et chrétiennes matrones de l'Azuay, confiance en Dieu et en avant! La rédaction de la *Revue de Saint Antoine* admire l'œuvre que

existante et dirigée par nos Confrères pour l'éducation des jeunes garçons, elle possède maintenant celle de Saint-Joseph, dirigée par les Filles de Marie Auxiliatrice. L'inauguration solennelle a eu lieu au mois de mai dernier, en présence de S. G. Mgr Castellano, archevêque de Buenos-Ayres, du nouvel évêque de La Plata, Mgr Mariano Espinoza et d'un nombreux clergé, auquel s'étaient joints beaucoup de fervents catholiques argentins. Sa Grandeur procéda à la bénédiction de la chapelle et du nouvel Institut sorti comme par miracle de terre là où deux ans auparavant on ne voyait que des prés. La cérémonie, déjà imposante et grandiose par elle-même, fut rendue plus solennelle encore par la musique de notre Oratoire d'Almagro et par une séance musico-

dramatique donnée en l'honneur de tous les invités. Cet événement restera gravé dans la mémoire des Bernaliens; et la vue du bien que fera certainement aux âmes cette nouvelle Maison ne peut que fortifier cette impression.

MEXIQUE. — La paroisse de **Teotitlán** est le centre d'un merveilleux épanouissement de zèle salésien. En moins d'un an, ce zèle a déterminé une floraison consolante d'entreprises de salut et de résultats d'une haute importance pour les âmes.

Outre le Directeur local, M. l'archiprêtre Don Raphaël-Marie Osorio, l'état-major de nos Coopérateurs se compose de MM. les curés de Huehuetlán, Huantla, Coxcatlán, Zoquitlán, Miahuatlán, Valle Nacional et Cuicatlán.

Neuf Décurions encadrent 208 Coopérateurs. Teotitlán a déjà donné deux excellentes vocations aux Filles de Marie Auxiliatrice de Mexico; et l'Oratoire salésien de cette ville élève deux enfants de la très salésienne paroisse en question.

On y a distribué plus de mille médailles de Marie Auxiliatrice, sans compter de nombreux livres édités par les Salésiens: ouvrages scientifiques et littéraires, monographies d'Œuvres salésiennes et publications sur Don Bosco. Tous les mois, Teotitlán reçoit 200 exemplaires du *Bulletin salésien*, lecture qui a tué presque toutes les autres plus ou moins profanes. La dévotion à la Vierge de Don Bosco est chère même à bien des fidèles non encore enrôlés parmi les Coopérateurs; et l'on ne saurait s'en étonner si l'on considère avec quelle maternelle munificence Marie Auxiliatrice dispense et grâces et faveurs de tout ordre parmi ce peuple croyant. Ni le *Bulletin*, ni la publication salésienne locale — l'*Œuvre de Marie Auxiliatrice à Mexico* — ne suffisent à enregistrer toutes ces largesses de la Madone de Don Bosco.

Il n'est pas jusqu'aux enfants qui n'aient à cœur d'être Coopérateurs avant l'heure. On en voit, et en grand nombre, se priver de telle ou telle friandise en faveur du Pain de Saint-Antoine; aussi l'Oratoire salésien de Mexico a-t-il reçu de Teotitlán 603 frs. 45 de nos Coopérateurs de la ville et des environs.

Ces exemples sont de nature à donner de bonnes inspirations à nos amis du vieux monde.

* *

Le journal catholique *La Voz de Méjico*, du 8 novembre dernier, raconte en ces termes la distribution des prix à l'Oratoire salésien de la capitale du Mexique:

« Quel admirable spectacle présentait ce jour-là l'Oratoire salésien! Au-dehors, foule nombreuse encombrant les abords de la maison, et au dedans, quelle animation, et malgré cela quel ordre parmi les enfants, même au milieu de leur joie!

A l'heure fixée, arriva S. G. Mgr Nicolas Averardi, Délégué apostolique et président de cette gracieuse cérémonie.

Morceaux de musique et chants méritèrent à juste titre les applaudissements que ne leur ménagea pas le noble auditoire.

Le discours fut prononcé par notre rédacteur en chef, M. Trinidad Sanchez Santos, mais comme il est facile de le comprendre, nous ne pouvons guère en faire l'éloge. Cependant, à titre de chroniqueur, nous dirons qu'il fut fréquemment interrompu par les applaudissements répétés et les nombreuses marques d'intérêt des assistants.

Ce discours produisit une profonde impression. L'orateur y traita en effet avec une grande clarté des différents aspects de la question sociale et de la nécessité pour les catholiques mexicains d'étudier cette question sociale qu'il leur importe tant de connaître et d'approfondir.

Toutes nos félicitations aux maîtres infatigables qui se dépensent pour former des hommes utiles et à la religion et à la patrie. Tous nos remerciements aux Coopérateurs dévoués de cette œuvre.»

PÉROU. — Nous recevons les meilleures nouvelles de l'Œuvre salésienne d'**Arequipa**. L'École professionnelle commence à fonctionner. D'autre part, de concert avec le Conseil Général, la Société locale de Colonisation agricole a passé avec les Salésiens un contrat ayant pour objet l'annexion à l'Oratoire salésien d'une École théorico-pratique d'agriculture.

La population tient à seconder les autorités. Aussi de tous côtés arrivent des aumônes, qui permettent de pousser les travaux. Une pieuse personne a eu la générosité de se défaire de bijoux de famille qu'elle avait jusque-là gardés précieusement.

Les enfants élevés dans le nouvel Oratoire salésien d'Arequipa répondent aux soins dont ils sont l'objet. Tout dernièrement, leur tenue et leurs chants ont tellement enthousiasmé les habitants de Pancorpata, où ils étaient allés en promenade, que ce bon peuple, dans un élan d'admiration et de joie, a voulu appeler *Place Don Bosco* la principale du bourg, celle-là même où nos enfants s'étaient arrêtés pour chanter.

URUGUAY-Montevideo. — Voici la lettre que S. G. Mgr l'archevêque de Montevideo a bien voulu adresser au Supérieur des Maisons salésiennes de l'Uruguay:

« C'est avec le plus grand bonheur que j'applaudis à l'heureuse idée d'élever à Valsalice une église comme Hommage international à l'Œuvre salésienne en souvenir du dixième anniversaire de la mort de l'illustre Don Bosco, dont nous avons reçu tant de bienfaits par la fondation de ses nombreuses Maisons. Je suis sûr que ce projet rencontrera dans cette République une généreuse coopération et un précieux concours, et je me fais un devoir agréable de donner dès maintenant ma bénédiction épiscopale à tous les adhérents. Je saisis l'occasion de vous renouveler, ainsi qu'à toute l'Œuvre salésienne, mes sentiments de profonde estime et de sincère gratitude. Et je vous prie de vouloir bien me faire l'honneur de m'inscrire comme premier adhérent pour le modeste chiffre de vingt adhésions.

✠ MARIANO SOLER
Archevêque de Montevideo.



BIBLIOGRAPHIE

ÉTUDES

PUBLIÉES PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

REVUE BIMENSUELLE

paraissant le 5 et le 20 de chaque mois



Direction et Rédaction: — RUE MONSIEUR, 15, PARIS.

Administration: — RUE BONAPARTE, 82, PARIS.



La diffusion de la bonne presse est un des apostolats que notre bien-aimé Fondateur a exercés de tout son cœur de prêtre, et qu'il a légués à la famille religieuse fondée par lui. Les âmes qu'il ne pouvait atteindre directement par ses écrits ou ceux de ses Fils, avec les délicatesses touchantes de zèle qui marquent les vrais amis de Dieu, avec le succès aussi qui bénit leurs entreprises de salut, il les orientait discrètement vers des lectures adaptées à leur éducation, à leur culture, à leur mission sociale, à tous leurs besoins intellectuels et surnaturels.

Pour marcher sur les traces de notre vénéré Père Don Bosco, nous tenons à recommander aujourd'hui à un grand nombre de nos chers Coopérateurs une Revue de tous points excellente. Rien ne lui manque de ce qui peut permettre à ses lecteurs de suivre, avec toutes les garanties d'orthodoxie souhaitables, le mouvement religieux, littéraire, philosophique, scientifique et social de notre époque, la marche des idées qui indiquent, préparent ou expliquent la marche des événements.

Nous avons nommé les *Études publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus*.

Défendre la religion, combattre les erreurs modernes, soutenir dans leur intégrité les doctrines, les droits, les libertés de l'Église et du Saint-Siège: tel est le but principal des *Études*. Mais sans jamais le perdre de vue, elles traitent tous les sujets de nature à intéresser les esprits cultivés. Leur préoccupation constante est d'aider leurs lecteurs à se former une opinion juste et raisonnée sur toutes les questions et les controverses du jour, qu'il s'agisse de théologie ou de philo-

sophie, d'économie sociale, de pédagogie, d'histoire, de science ou de littérature.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les Tables des volumes, pour voir que tous les problèmes agités parmi les contemporains ont trouvé, à l'heure opportune, dans les pages de cette Revue, l'attention qui leur était due.

Chaque livraison des *Études* contient: des articles de fond, où sont discutées avec toute l'ampleur nécessaire les questions actuelles; — des *Variétés* ou *Mélanges*: récit de voyages ou correspondances de missionnaires, documents intéressants, notes sur des points d'histoire, de critique ou sur des découvertes de la science; — enfin, des comptes rendus de publications récentes, où les Pères visent à renseigner exactement leurs lecteurs, avec courtoisie pour les auteurs, mais sans complaisances préjudiciables à la vérité.

Cette œuvre n'a jamais été, ne sera jamais une spéculation. En la soutenant, les abonnés concourent avec les Fils de saint Ignace à la défense de la religion, de l'Église et des grands principes sociaux dont dépend l'avenir de la patrie. Ils le savent, et c'est le secret de la sympathie qu'ils témoignent largement aux *Études*.

Stimulée par cette bienveillance, la Direction ne néglige rien, c'est visible, pour rendre la Revue de plus en plus utile, intéressante, actuelle.

Le côté matériel de la publication ne laisse rien à désirer.

Mais nous avons à cœur de signaler à l'attention des amis de nos Œuvres d'autres côtés encore par où les *Études* s'imposent à l'admiration reconnaissante de tous ceux qui

pensent, et qui lisent pour s'instruire. Ce sera mettre en relief plus d'une caractéristique absente de bien des Revues, chez qui les bonnes intentions ne sont pas à la hauteur du savoir, du tact littéraire, de la prudence ferme et principalement du sens doctrinal.

D'abord et surtout, les **Études** ont l'*ancienneté* pour elles (1856-1899), à travers une époque où les questions les plus diverses, les plus compliquées, les plus intéressantes se sont précipitées. Elles les ont régulièrement traitées au moment convenable, courageusement, avec le calme des forts et dans une pensée d'apostolat, sans jamais arrêter les mouvements légitimes, mais en se trouvant *toujours avec l'Église*, même avant qu'elle ait prononcé. Pourquoi ne citerions-nous pas quelques exemples récents? Que l'on veuille bien relire les remarquables travaux publiés par les **Études** sur la *Question biblique*, — les *Ordinations anglicanes*, — l'*Américanisme*, — l'*Enseignement*, etc., etc. On comprendra mieux alors notre joie de ce qu'une Revue catholique puisse à ce point pénétrer la pensée intime de l'Église sur les questions les plus hautes et les plus utiles, faire preuve d'une intuition théologique toujours d'accord avec les décisions définitives de la science, constamment voir loin, sentir droit et penser juste, donner sur toutes choses le mot vrai, précis, charitable, surnaturel.

Ces trésors d'orthodoxie, de valeur doctrinale, littéraire et scientifique sont en bonnes mains. Les lecteurs des **Études** n'ont pas à redouter les inconvénients d'un changement de direction, épreuve redoutable qui devient souvent fatale aux publications les mieux assises. Ce n'est pas aux Pères de la Compagnie de Jésus que l'on reprochera jamais d'abandonner leurs traditions ou de manquer d'esprit de suite. Dès lors, par le fait même de son origine, la vie de la Revue est assurée.

Cette grâce de stabilité vaut aux **Études** nombre d'avantages. Rien ne leur échappe, et cela se conçoit, si l'on songe aux troupes éprouvées que les Jésuites sont en état de lever sur leurs propres terres pour ce bon combat de la plume. Sans doute, les rédacteurs attirés, en résidence à Paris, constituent les cadres de cette armée; il demeure vrai cependant qu'elle se recrute partout. Si l'auteur de *France* (1), par exemple, au cours d'un de ses prochains voyages à travers notre pays, voulait demander au R. P. Henri Bremond le secret de ses articles très attachants, si fortement pensés et si finement écrits, sur les hommes et les choses d'Angleterre, peut-être pourrait-il, après une visite — les protestants ne font guère de pèlerinage — à Fourvière, découvrir sans trop de peine son très spirituel et très courtois critique. Pour notre compte, nous n'y manquerions

pas, ce qui nous permettrait de revivre avec un ancien et bien cher condisciple, après bientôt vingt ans, les jours si bons de notre éducation chrétiennement ensoleillée, au cœur même de la vieille Provence.

Il serait donc facile, même en dehors de Paris, de rencontrer plus d'un rédacteur des **Études**. Ceci pour faire toucher du doigt que rien ne leur échappe. Et si, parfois, elles tardent en apparence de donner leur mot sur les questions les plus variées — littéraires, scientifiques, historiques, — c'est pour le donner plus sûr et ne négliger aucun élément d'appréciation.

On n'y trouve pas, nous l'avons sans peine, certains éléments plus légers, considérés par beaucoup, hélas! comme indispensables — romans, etc. —; les lettres des Missions (1), les études géographiques, ethnographiques, politico-narratives qui s'y multiplient sont au moins aussi attrayantes que ce qu'on trouve ailleurs, et sans contredire autrement utiles.

La partie bibliographique est parfaitement rédigée. On y attire l'attention du public intelligent sur les ouvrages qui méritent ses suffrages ou contre lesquels il doit se tenir en garde. Aux **Études**, ce département est une Cour de Justice et jamais un Bureau de Bienfaisance. Les pages très françaises de verve, d'allure et de bon ton, que le R. P. Burnichon a écrites, ces dernières années, à propos d'une série de livres publiés par un ecclésiastique de talent, resteront comme le modèle du genre (2).

On connaît l'essai — infructueux — de la *Revue catholique des Revues*. La Direction des **Études**, sous une autre forme, fait la même œuvre, et dans des conditions qui lui attireront de plus en plus la gratitude des lecteurs. Nous voulons parler des *Bulletins* divers, où des spécialistes présentent, avec une compétence indéniable et un soin scrupuleux, l'état très actuel de la science sur toutes les questions intéressantes. Ces travaux offrent aux esprits cultivés un élément particulièrement utile à notre époque, parce qu'ils donnent dans une seule Revue le résumé et la substance de plusieurs autres.

Notre témoignage en faveur des **Études** n'aurait en lui-même que peu de poids, s'il

(1) Voir *Études* de septembre 1891, p. 95-121: *De Pondichéry à Marseille*, par le R. P. S. Couhé, S. J. Les pèlerins fin de siècle et les descriptifs de métier seraient bien d'étudier cette relation absolument remarquable. Ils y verraient — ceux du moins qui sont encore guérissables — avec quel charme de style et quelle pureté de langue un missionnaire sait écrire un récit de voyage où vont de pair la science la plus sûre et la plus variée, unie à l'intérêt le plus vif, sans parler d'une modestie littéraire qui est assurément le moindre défaut des écrivains à la mode.

(2) Voir *Études* (Partie bibliographique), de mars 1895; p. 171; de juin 1894, p. 408; de février 1895, p. 91; d'août 1895, p. 570; de septembre 1895, p. 665; de janvier 1896, p. 10; d'avril, p. 253; d'août, p. 575.

(1) Voir *Études* du 5 février 1899.

ne puisait son autorité dans les sentiments professés à l'égard de cette Revue de tout premier ordre par notre bien-aimé Père Don Bosco, par son digne Successeur, et par tous nos Supérieurs. En Italie, la Revue-sœur, la *Civiltà Cattolica*, est dans toutes les Maisons salésiennes, en vertu d'un désir formel de notre vénéré Père Don Rua. En France, les **Études** seront naturellement l'objet de cette préférence; mais le Directeur général des Études pour toute la Société salésienne, Don Cerruti, souhaite, de son côté, que dans tous les pays étrangers où une Revue française peut être nécessaire et même simplement utile aux Salésiens de Don Bosco, celle des Pères de la Compagnie de Jésus soit préférée à toute autre.

Mais les **Études** peuvent invoquer bien d'autres témoignages. Nous en donnons volontiers quelques-uns, qui fortifieront le nôtre de leur valeur indiscutable.

Le 3 mars 1898, le distingué Président de la Corporation des publicistes chrétiens, M. de Marolles, (*Bulletin de la presse*), s'exprimait en ces termes au sujet des **Études** :

.... Ceci m'amène à parler d'autres Revues du même genre qui sont alimentées par un public sérieux et instruit.

La fondation des *Études*, publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus, remonte à l'année 1856. Elle est due à l'initiative des Pères Charles Daniel et Jean Gagarin. Publiée d'abord à des intervalles déterminés, puis tous les deux mois, et bientôt tous les mois, la revue « les *Études* » paraît, depuis 1897, deux fois par mois. Suspendue en juin 1880, par suite des décrets du 29 mars, qui forcèrent les rédacteurs à se disperser et même à s'exiler, elle a reparu à Paris depuis janvier 1888.

Les *Études* ne se limitent pas.... aux matières purement philosophiques et religieuses; leur but principal est de défendre la religion, de combattre les erreurs modernes, de soutenir dans leur intégrité les doctrines, les droits, les libertés de l'Église et du Saint-Siège; mais elles traitent en même temps tous les sujets de nature à intéresser les esprits cultivés, et abordent les grands problèmes de notre époque, qu'il s'agisse de théologie, de philosophie, d'économie sociale, de pédagogie, d'histoire, de science ou de littérature.

Il est important de remarquer que cette publication n'engage pas la Compagnie et qu'elle est l'œuvre personnelle des religieux qui y écrivent. Chacun d'eux conserve sur les questions libres sa complète indépendance de jugement, et l'on trouve parfois dans les mêmes matières, telles par exemple que celles touchant à la question sociale, des différences d'appréciations.

Pour établir cette variété dans l'unité, il me suffit de citer au hasard les RR. PP. de Scorraile, V. Delaporte, Fristot, Roure, de Grandmaison, Chervoillot, Bougis, de Joannis, Prélot, Le Bachellet, qui m'excuseront de les désigner, puisque leurs noms appartiennent à la publicité.

On comprend quelles garanties d'orthodoxie et en même temps quelles richesses d'informations puissent les rédacteurs dans leur pieux et savant entourage. Pour la religion et la philosophie, cela

va de soi, mais pour l'histoire et les voyages, quelles merveilleuses ressources dans les relations des missionnaires, dans les souvenirs de ces admirables conteurs de la Foi enrôlés sous la bannière de saint Ignace! Je ne citerai que quelques titres des dernières livraisons: *A cheval à travers l'Islande*, — *L'Observatoire français de Madagascar*, — *Découvertes américaines en Babylonie*, — *les Druses*, — *Lettres de l'Inde*, de la *Chine*, de *l'Afrique australe*, — *La Pénétration russe en Asie*, — *Le Protectorat des Chrétiens d'Orient*, etc., etc. Au point de vue scientifique, littéraire, artistique, les *Études* ne le cèdent en rien aux revues les plus répandues, et, pour qui les lit attentivement, il est permis d'affirmer que ce groupe de religieux est un foyer lumineux dans notre siècle qui a tant de prétention à la lumière.

Le clergé français ne pense pas autrement. En voici des preuves:

Une revue d'une « incontestable autorité » (*Journal de Lourdes*, 7 février 1897), donnant aux articles qu'elle publie « une singulière valeur et une garantie d'orthodoxie » (*La Quinzaine*, 1^{er} Février 1897), qui, en devenant bimensuelle, a rendu « un signalé service à la religion, à la science et aux lettres » (*La Croix* du 30 décembre 1896): telles se présentent les *Études*.

Quiconque cherchera auprès des rédacteurs la lumière sur les questions les plus graves, ou le mot juste sur les sujets les plus actuels, ne pourra s'empêcher, lors même qu'il ne partagerait pas leur opinion, « de rendre justice à leur haute intelligence et à la valeur de leurs travaux » (*Revue des Revues*, 15 janvier 1897).

Les catholiques ne sont pas seuls à apprécier les **Études**. L'extrait suivant l'atteste avec une certaine autorité.

Les *Études*, revue de quinzaine, traitent, et avec compétence, de toutes les questions à l'ordre du jour. Dans un numéro je vois une étude sur les *Conditions de la littérature française au XIX^e siècle*, sur la *Question du jour* (la question juive), une *Canonnière française sur le fleuve bleu*, etc.

Les Pères Jésuites, tout en étant très érudits, sont très « modernistes ». (*Christianisme-Revue protestante*).

Voici, du reste, pour l'année 1898, un Sommaire qui a son éloquence; aussi nous croyons-nous dispensés de le commenter.

PRINCIPAUX ARTICLES

PARUS DANS LES *ÉTUDES* EN 1898

QUESTIONS RELIGIEUSES

De la valeur du vœu en général, et des vœux de religion en particulier. — Théologiens scolastiques et théologiens critiques. — La réplique du patriarche de Constantinople à Léon XIII — Le centenaire du Bienheureux Canisius. — L'américanisme. — Le jubilé de la Fête des morts à Cluny. — L'Église de Constantinople et le patriarche œcuménique. — La thèse de l'origine mosaïque du Pentateuque. — La loi de Moïse. — Consécration et épiclesse. — Comment écrire la Vie de la Sainte Vierge. — Les desiderata de la mystique. — Les retraites spirituelles chez les Protestants. — L'élasticité des formules de foi: ses causes et ses limites. — Les vœux de religion et la communauté libre. — Wiseman et les conversions d'Oxford. — Encore un mot sur l'autorité de la Vulgate.

PHILOSOPHIE

QUESTIONS SOCIALES — ÉDUCATION — SCIENCES

La liberté et la conservation de l'énergie. — Les altérations de la personnalité. — L'héliogène. — Le développement de l'initiative au collège. — L'enseignement secondaire des jeunes filles. — Les leçons de l'entomologie. — L'instruction religieuse au Collège. — Evolution et naturalisme. — Un essai de réhabilitation de Hegel. — M. Léon Ollé-Laprune. — La télégraphie sans fils. — L'école du Valentin.

HISTOIRE ET VOYAGES

BIOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE
QUESTIONS DU JOUR

Réceptions à l'Académie française. — L'Alaska. — Gladstone et la transformation de l'État anglais. — Un évêque d'autrefois. — Manuscrits de Bossuet. — Bourdaloue inconnu. — Les catholiques et la liberté. — Une canonnière française dans le fleuve Bleu. — Les diamants du Cap. — De l'émigration. — L'Espagne, Cuba et les États-Unis. — Saint Pierre Fourier. — La fondatrice des Oiseaux. — François I^{er} et Henry VIII à Boulogne-sur-mer. — M. Gazier, historien et critique de Port-Royal. — Le Japon : pays et mœurs. — Histoire du livre dans l'antiquité. — Le christianisme de Maine de Biran. — Le protectorat de la France sur les chrétiens d'Orient. — Les périls du protectorat français en Orient. — Les Philippines. — La question de la population en Europe. — Vieira, sa vie, son éloquence. — Le centenaire de Vasco de Gama et la colonisation portugaise. — Enquête sur les responsabilités de la presse. — Un procès à réviser : la conspiration des poudres. — Pénétration russe en Asie. — Le climat syro-palestinien autrefois et aujourd'hui. — Un maître de l'érudition française : Philippe Tamisey de Larroque. — L'idée de la trahison en France au onzième siècle. — Afrique australe : Zambèze, colonisation et Missions.

LITTÉRATURE

BEAUX-ARTS — MÉLANGES

Les conditions de la littérature française au dix-neuvième siècle. — Névrose et poésie. — De la beauté d'après saint Augustin. — Les déracinés. — La religion de la beauté. — Brizeux. — La bonne souffrance de Coppée. — Alphonse Daudet. — Goethe, sa vie, son œuvre. — Huysmans, sa Cathédrale. — L'œuvre de Michelet. — Georges Sand, à propos d'un livre récent. — Terre d'asile et tragédie de collège. — La fin d'une légende littéraire : Zola devant ses œuvres.

Les *Études* paraissent le 5 et le 20 de chaque mois par livraisons de 144 pages, forment chaque année quatre beaux volumes in-8° raisin avec tables.

Les abonnements partent du 5 janvier ou du 5 juillet.
Un an : France, 25 francs. — Étranger (Union postale), 30 fr.
Six mois : » 13 francs. — » 15 fr.

Un numéro : 1 fr. 50.

Victor RETAUX, libraire-éditeur, rue Bonaparte, 82, à Paris.



La T.-R. Mère Sainte-Scholastique.

La Mère Sainte-Scholastique, Prieure du couvent des Bénédictines du Très Saint-Sacrement de la rue Monsieur, 20, à Paris, s'est éteinte pieusement hier, disait *La Croix* du

1^{er} janvier, après une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle Dieu lui a conservé pleine connaissance jusqu'aux derniers jours. Personne de grand mérite, elle a été la consolation et la force de plusieurs, qui ne lui refuseront pas le suffrage de leurs prières.

La Mère Scholastique, née Célestine-Pauline Lesourd, avait 64 ans, 44 ans de profession, dont 17 de priorat.

Les religieuses de l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement du monastère de Saint-Louis du Temple, éprouvées par le départ de celle dont l'énergie les a si vigoureusement soutenues, forment une des plus anciennes Congrégations de Paris. Elles ont donné par leurs chants liturgiques un grand éclat au culte.

Mère Scholastique professait la plus religieuse vénération pour notre bien-aimé Fondateur, qui, en 1883, durant son séjour à Paris, était allé dans la Communauté bénédictine de la rue Monsieur. Il annonça des grâces précieuses qui sont venues et qui continuent de réjouir les âmes.

Dans sa reconnaissance, la pieuse Prieure entourait des plus charitables attentions les Salésiens de Ménilmontant et leurs enfants. La première année de notre fondation à Paris, elle voulut un jour donner une petite fête au personnel — deux Salésiens et onze internes — de l'Oratoire. Chaque année, à l'occasion de la fête de saint Joseph, elle s'occupait avec la plus maternelle générosité de la petite famille de Don Bosco. Mobilier de la chapelle, ornements et vases sacrés, lingerie, etc., tout venait à point nommé.

Quelques jours à peine avant de mourir, fidèle à la tradition qu'elle s'était imposée, elle s'occupait de préparer l'arbre de Noël pour l'Oratoire de Don Bosco à Paris.

La foi et les œuvres d'une âme aussi haute et aussi vraiment de Dieu sont de celles qui réconfortent un mourant au moment du dernier passage, qui rassurent et consolent ses amis.

Nous invitons néanmoins tous nos chers Coopérateurs et nos dévouées Coopératrices à prier très spécialement pour la T. R. Mère Sainte-Scholastique, et à nous aider ainsi à acquitter un peu de notre dette de gratitude envers elle. Le Maître qu'elle a servi de toute son âme saura trouver l'emploi des suffrages qui seraient devenus inutiles à cette servante dévouée, à cette amie fidèle et généreuse de son divin Cœur.

Mademoiselle Barrat.

A Grenade-sur-Garonne, c'est un autre dévouement qui vient d'être enlevé à nos Œuvres par la mort de M^{lle} Barrat, une humble fille du peuple et une digne chrétienne.

Admiratrice des Œuvres de Don Bosco, qu'elle avait connues d'une façon toute pro-

videntielle, M^{lle} Barrat s'était fait un devoir de les prêcher et de leur procurer des apais. Dénuée de fortune, elle s'imposait de dures privations pour avoir de quoi donner; et son zèle trouvait, pour exciter d'autres âmes à faire l'aumône, des accents irrésistibles.

Chargée du soin et de la décoration d'une des chapelles de la splendide église de Grenade, elle avait très facilement obtenu de son excellent curé de dédier cette chapelle à la Vierge de Don Bosco. Bientôt une belle statue de Marie Auxiliatrice orna le sanctuaire salésien de Grenade, où, grâce à notre infatigable zélatrice, les Conférences de règle étaient données à nos Coopérateurs aux époques voulues.

Quand un ami de nos Œuvres recourait aux prières de la famille salésienne, M^{lle} Barrat se chargeait d'en aviser les Fils de Don Bosco. Elle était l'âme de toutes les œuvres locales. Sa foi lui disait que la charité des fidèles grandit à mesure que le Saint-Esprit leur révèle des besoins nouveaux dans l'Église; elle ajoutait que la Providence s'entend à allumer en des cœurs où elle n'avait jamais brillé, la flamme de la charité.

La vigoureuse prospérité de toutes les Œuvres paroissiales apportait à ses raisonnements l'appoint d'un argument irréfragable.

Nous demandons à tous nos chers lecteurs un souvenir devant Dieu pour cette humble et vaillante fille, qui avait si bien compris et remplissait avec zèle ses devoirs de Coopératrice salésienne.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 janvier au 15 février 1899.

France.



AIX: M. le Ch^{re} Roux, doyen du Chapitre, *Aix*.
— M. l'abbé A. Juramy, *Tarascon*.
— M. l'abbé J. Griant, *Salon*.
— M. l'abbé P. Pauleau, *Sain-Rémy*.
CAHORS: M. le Ch^{re} Vertut, curé-doyen, *Souillac*.
ORAN: M^{re} Lafuma, vicaire général, *Oran*.
LE PUY: M. l'abbé Loude, *La Chaise-Dieu*.
REIMS: M. l'abbé Besset, curé-doyen, *Carignan*.
— M. Ch^{re} Drubigny, *Neuville-aux-Yvettes*.
VERSAILLES: M Ch^{re} A. Gallet, *Versailles*.



LUÇON: Sœur Marie-Arsène, *Nirmoutier*.



AGEN: M. Édouard Berger, *Birac*.
AIX: M. Justin Grès, *Aix*.
— M. Martin, *Trets*.
ANGERS: M^{re} V^e Endoxie Lelong, *Saumur*.
— M^{lle} Lelong, *Saumur*.

ARRAS: M. Léandre Flour, *Arras*.
AUTUN: M^{me} la V^{ss} de Chaignon, *Château de Condal*.
BELLEY: M. Jules Favier, *Poncin*.
BESANÇON: M^{me} V^{re} Lepaul, *Vesoul*.
BORDEAUX: M. Eugène Goisque, *Léognan*.
— M. de Castellane, *Bordeaux*.
CAMBRAI: M^{lle} Caroline Dervaux, *Cambrai*.
— M. Edouard Ferrier, *Roubaix*.
— M. Six-Thery, *Lille*.
— M. Jules Leclercq, *Lille*.
— M. Ignace de Coussemacker, *Bailleul*.
— M. Caucheteux, *Lompret*.
— M^{me} la C^{ss} Danger, *Lille*.
COUTANCES: M. Arsène Dufour, *Avranches*.
DIJON: M^{me} Coron-Gaudry, *Thury*.
GAP: M^{me} Seguin, *Briançon*.
LYON: M. A. Bernard, *Lyon*.
— M. Louis Chabert, *Ranchal*.
ORLÉANS: M. Pellerin Gonsolin, *Gien*.
PARIS: M. Frédéric Bogino, *Paris*.
— M^{lle} Cyrille de Mont de Benque, *Paris*.
QUIMPER: M. Charles Labbé du Bourquet, *Morlaix*.
REIMS: M^{lle} Irma Gérard, *Beaumont*.
ROUEN: M^{me} Charles Dupont, *Socquentot*.
SAINT-BRIEUC: M. Blanchard, *Dinan*.
SEEZ: M^{lle} Virginie Furon, *St-Paul*.
VALENCE: M^{me} Sourbier, *Valence*.

Étranger.



AUTRICHE: Le R. P. Honorius Mann, *Győr Szent Márton*.
CANADA: Le R. P. Jean-Jules Reimsbach, *Mont-réal*.
HOLLANDE: M. l'abbé F. Moubis, curé-doyen, *Heerlen*.



ALLEMAGNE: M^{me} la C^{ss} Joséphine d'Arco, *Maxlrain*.
ALSACE-LORRAINE: M. M. Burtin, *Metz*.
— M. Umber, *Colmar*.
BELGIQUE: M^{lle} Marie Dhanis, *Anvers*.
CANADA: M^{lle} H. Marrett, *Chicoutimi*.
HOLLANDE: M^{lle} Alette Putman, *Ondewater*.
— M. L. Gulikers, *Maastricht*.
ITALIE: M. Jean Lesca, *Arnaz*.
— M. Jean-Jacques Obert, *Ayas (Aoste)*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être toujours adressées à DON ROUSSIN, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire.

Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Société salésienne. Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe: tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Autor. ecclésiast. - Gérant JOSEPH GAMBINO.
1899 - Imprimerie salésienne.